

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Etranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

FIDÈLES A LEUR LOGIS JUSQU'A LA DERNIÈRE MINUTE



LA SORTIE DE LA MAISON PAR UN CHEMIN SOUTERRAIN



DANS LA TRANCHEE

Courageusement, des femmes belges n'avaient jamais voulu abandonner leur demeure située sur les rives de l'Yser et entourée de retranchements et de boyaux. Elles ont enfin cédé devant le terrible bombardement des positions voisines, et sont parties, à regret, en utilisant le chemin des tranchées.

La terre du Souvenir

Tandis que des bruits, venus nul ne sait trop exactement d'où, circulent, nous représentant l'Allemagne affamée, comme acculée à la faillite et n'ayant plus d'autre ressource que de chercher à obtenir, à n'importe quel prix, une paix immédiate, dans les feuilles d'outre-Rhin, des hommes appartenant aux partis les plus divers et les plus opposés, tels Maximilien Harden et Wolfgang Heine, affirment hautement la prétention qu'a l'empire de conserver, envers et contre tous, les chères provinces arrachées à la France par le traité de Francfort.

Il n'est pas un Français vraiment digne de ce nom qui ne ressente un cruel déchirement à la seule pensée d'une paix qui ne nous rendrait pas intégralement le patrimoine de nos pères ; il n'en est pas un qui ne soit prêt à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang pour reconquérir intégralement le territoire perdu en 1871.

Et dans ces provinces mêmes, il n'est pas un Lorrain, il n'est pas un Alsacien qui n'ait tressailli d'espoir et d'allégresse au son du canon d'août 1914 ; il n'en est pas un qui n'ait frémi d'indignation lorsque fut mise en doute, par quelques énergumènes, la ferme volonté de tous ceux de là-bas de revenir à la France aussitôt que possible, et d'une façon définitive, par la victoire de nos armes.

Pas plus que leurs frères lorrains, malgré des tentatives peut-être plus suivies et plus acharnées de germanisation, au cours des cinq dernières années, les Alsaciens n'ont jamais cessé de tenir leurs regards ardents fixés sur ce pays, auquel les rattachent étroitement tant de chères traditions, transmises de génération en génération, au cours de tant de siècles d'histoire commune.

C'est que, en vérité, l'Alsace est réellement la terre du souvenir.

Parmi les innombrables pieuses légendes, conservées intactes depuis les temps lointains, dans les pays au delà des Vosges, il en est une, plus poétique, plus attachante, plus tenace aussi, qu'évoque intensément un profil idéal fixé sur une fine plaquette très artistique par une Alsacienne éprise des choses d'Alsace : Mme Aline Lauth Bosser.

C'est la légende de sainte Odile, abbesse de Hohenburg et de Niedermunster, aux septième et huitième siècles, et patronne de l'Alsace.

Odile, fille d'Atticus, duc d'Alsace, était née aveugle, et son père, désespéré d'une telle infirmité, donna l'ordre de la mettre à mort ; mais sa mère, Beuthsinde, la confia aux soins d'une servante qui l'emmena au couvent de Palme, près de Besançon, et l'y fit élever.

Elle fut, dans son adolescence, baptisée par saint Ehrard, évêque, et recouvra la vue par miracle ; elle revint ensuite à la maison paternelle, où, méprisant le luxe et les richesses de la Cour, elle vécut dans la solitude et la pauvreté, jusqu'au jour où son père consentit à l'autoriser à se consacrer à Dieu, et fit élever à ses frais, au sommet d'une haute montagne, un monastère qu'il dota de domaines et de ressources considérables, et dont il lui donna le gouvernement.

Odile y passa une longue existence d'œuvres pieuses et de charité, et y mourut en odeur de sainteté, au mois de décembre de l'an 720, et la légende, contée par maints vieux manuscrits, rapporte nombre de faits merveilleux dus au pouvoir de la sainte, tant durant sa vie que depuis sa mort.

Cette touchante légende valait, pour elle-même, d'être contée brièvement aux Français avides de pénétrer l'histoire de la belle province que nos vaillants soldats travaillent à reconquérir au prix de leur sang.

Mais un fait en ressort, qui mérite d'être remarqué, parce qu'il permet d'en tirer une conclusion logique et pratique.

Après douze siècles écoulés, grâce à la tradition pieusement conservée dans les familles alsaciennes, le souvenir de la vierge d'Alsace est demeuré intact, malgré les vicissitudes subies par un pays que sa situation géographique, aux marches du Rhin, a disposé, plus que tout autre, pour subir le flot, sans cesse renouvelé, des invasions venues de la barbare Germanie.

Et les positivistes, autant que les croyants, et, parmi ces derniers, les protestants autant que les catholiques, ont gardé une vénération spéciale pour celle qui, même si l'on dépouille son histoire de la part de merveilleux, admise par certains, reste pour tous une grande figure nationale, symbolique de la petite patrie.

Dès lors, comment admettre que se soient affaiblis chez ce peuple le souvenir et l'amour de la France ? Comment admettre que se soit effacée la mémoire de tant de nobles Alsaciens qui comptent parmi nos gloires les plus pures ? Comment admettre que rien ne subsiste d'un passé commun ?

L'Alsace est la terre du souvenir ; elle n'a pu ni ne pourra jamais oublier la France.

Em.-A. Fourmond.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il y a les hannelons de la guerre, comme dit si vertement mon collaborateur et ami Georges Lecomte; et il y a les grognards de l'arrière, comme a dit un autre de nos spirituels confrères.

Les hannelons constituent un danger public; les grognards une cause d'agacement pour les mélancoliques, mais de joies sans cesse renouvelées pour les amis d'une douce gaité.

J'en ai vu qui croient dur comme du platine que si les moules, cette année, sont toutes petites, c'est à cause de la guerre; et ils ne pardonnent pas à la guerre, ils ne lui pardonnent pas ça. Ah! comme on voudrait les envoyer à la tranchée!

Mais enfin, puisqu'ils cherchent les sujets de gémissements, je leur recommande de se livrer à la chasse au timbre-poste. Je ne dis aux timbres-poste, avec un pluriel. J'emploie volontairement le singulier. Il est relativement aisé de se procurer un cahier de vingt vignettes. Mais allez dans un bureau de poste et tâchez d'en acheter une seule, et vous m'en direz des nouvelles.

En règle générale le guichet réservé aux affranchissements est assiégé par les « débitants », comme l'a dit précédemment Excelsior; et chacun de ces messieurs ou de ces dames en a pour un petit quart d'heure. Alors l'employé vous dit: « Prenez votre timbre au distributeur automatique ».

Mais pour cela il faut deux sous. Vous n'avez qu'une pièce d'un franc. Vous demandez donc de la monnaie; l'employé n'a pas le temps. « Allez en face, au bureau de tabac », vous dit-il.

Au bureau de tabac, vous donnez vos vingt sous et prenez un timbre: « Avez-vous dix centimes? » fait le commerçant.

Et comme vous ne les avez pas, ce petit jeu peut continuer indéfiniment.

Pierre Mille.

C'est un profiteur de la guerre à qui nul ne songera à le reprocher.

Il s'agit du citoyen Ragheboom, député socialiste unifié du Nord, actuellement à Lille, occupé par l'ennemi.

Le citoyen Ragheboom est otage. C'est-à-dire que, régulièrement, une fois ou deux par semaine, il doit aller coucher à la citadelle. Il fait partie d'une équipe que composent, avec lui, le citoyen Delory, également député socialiste unifié du Nord, et l'évêque de Lille. La guerre nous a valu de ces rapprochements...

Avant d'être élu député, aux élections de 1914, le citoyen Ragheboom exerçait la démocratique profession de vendeur de journaux. Son élection fut, pour lui, comme un coup de fortune, puisqu'elle lui valut le droit à l'indemnité parlementaire de 15,000 francs par an.

Or, depuis des mois et des mois, cette indemnité s'accumule à la caisse de la Chambre des députés. Le citoyen Ragheboom n'a pu, en effet, toucher que ses mois de juin et juillet 1914. Depuis, ses mois courent sans qu'il ait pu passer à la caisse. A l'heure actuelle, il a ainsi à toucher dix-huit mois d'indemnité, soit 22,500 francs, somme énorme pour un ancien vendeur de journaux. Pour peu que la guerre dure encore quelques mois, le citoyen Ragheboom sera riche.

C'est dans une petite ville, près du front, où un assez important détachement de troupes arriva l'autre matin. Il s'agissait de loger les hommes pour une semaine. Les fourriers distribuèrent des billets et un officier, bientôt, s'étonna que, sur la place principale, une maison de belle apparence ne reçût pas de soldats.

— Mon lieutenant, lui fut-il dit, c'est qu'il y a là-dedans, paraît-il, trois enfants relevant de fièvre typhoïde.

— Ah, bah !

Le chef s'enquiert. Il apprend qu'il n'y a pas d'enfants dans le logis. C'est une supercherie. Alors, rencontrant le major, il se fait désigner dans le régiment trois hommes qui, précisément, ont eu la typhoïde et reviennent de l'hôpital.

— Voilà, déclare-t-il bientôt à la dame du lieu.

Vous voudrez bien loger ces trois hommes-là. Ils ont peut-être encore un peu de bacilles, mais puisque vous en avez dans la maison, ça n'a aucune espèce d'importance.

Beaucoup de nos petits soldats ne sont pas contents. Et savez-vous pour quelle raison, inattendue ? Ils trouvent Pandore trop jeune.

Pandore, certes, en temps de guerre, n'est plus la bête noire de beaucoup. Il n'y a plus, partout, que des honnêtes gens.

Mais voilà : nos poilus traitent Pandore d'embusqué. Pensez donc, la plupart de ceux qu'on rencontre, circulant dans les campagnes et même sur le front, où, entre parenthèses, leur besogne n'est pas mince, sont incontestablement des hommes jeunes.

Mystères insondables du recrutement de la gendarmerie ! On serait téméraire de vouloir les élucider. Mais il est certain que nos braves défenseurs, en revenant des rudes tranchées, à la relève, et en passant dans les villages, sont chiffonnés de voir Pandore si peu moustachu. Et ils le blagent... Et le respect s'en va... Et Pandore, irrité, le soir, à la fermeture des bistros, est peut-être un peu plus intransigeant, en riposte.

Nous soumissions le problème à un gendarme lui-même, gras et rose, de la classe 1905, pas plus... Il prit un air solennel et daigna expliquer :

— Quand les troupes progresseront, il y aura pour nous, subsécutivement, une formidable besogne.

Gendarme, peut-être avez-vous raison !

On sait qu'à l'issue d'une réunion destinée à rester célèbre dans les annales de la mode, les Américaines ont décidé de demeurer les tributaires de nos maisons de couture et de continuer à se vêtir selon le goût français... « Taisez-vous ! Méfiez-vous ! Des oreilles ennemies vous écoutent ! »

... Des oreilles allemandes ont entendu — et n'ont pas été fâchées. Les gretchens, qui se désolent tout bas de ne plus pouvoir copier nos modèles, se disent qu'il leur sera plus facile d'approcher des Américaines que des Parisiennes — et d'en faire leur profit.

L'autre jour, dans une petite ville suisse, mistress X..., une charmante Américaine en villégiature, ramassait un carnet à dessin trouvé devant son hôtel. Elle ne fut pas peu étonnée de voir, au lieu de « glaciers », sa propre silhouette, prise de dos, de face, de trois-quarts, de profil... Était-elle donc, à son insu, suivie, épiée, par un adorateur ?

Mais mistress X... — hélas ! — n'eut pas le temps de s'abandonner à des rêveries romanesques... Déjà accourait vers elle une grosse femme à lunettes, qui réclamait impérieusement :

— Mon carnet ! mes krafures te mode !

Et la jeune Américaine reconnut sa voisine de table d'hôte — la femme d'un grand couturier berlinois !

Alors que Paris a dit adieu au tango, New-York, avec frénésie, danse le « turkey trot » et le « frisco ». C'est que là-bas, de l'autre côté de la mare aux harengs, il y a beaucoup de jeunes femmes dont les époux font de l'argent par millions avec les fournitures des Alliés.

La guerre fait des ruines dans la vieille Europe et des fortunes aux Etats-Unis. Nous payons le bal, et ces dames dansent. Elles donnent même un dollar par minute au professeur Vernon Castle — que nous avons vu à Paris — pour apprendre les pas du « trot des dindons ». Et le professeur ne peut consacrer à chacune d'elles que vingt minutes par jour : cent francs la séance individuelle.

Il y a tant d'or pour les fantaisies des Américaines que certaines mettent à leurs chiens des colliers de perles. Et si une Agnès yankee annonce que le petit chat est mort, elle ajoute aussitôt qu'elle lui faire construire, en marbre, un mausolée.

La Divine Tragédie, par Henry Bataille, paraît chez Fasquelle. Le poète nous conduit à travers les cercles de ce nouvel enfer de la guerre, le Cercle de Caïn, le Cercle d'Eve, etc... Les visions cruelles, admirables, pathétiques, se succèdent et alternent avec des chants d'humanité douloureuse et simple. C'est la première grande œuvre lyrique qui nous ait été donnée sur la gigantesque commotion actuelle.

Le Veilleur.

La bataille devant Verdun

Candide.

A black and white photograph of a large, two-story building with a central entrance and two prominent towers, likely a church or institutional building. The building features a central gabled roof and several arched windows. The towers have conical roofs and small windows. The building is surrounded by trees and a low wall in the foreground. The photograph is framed by a decorative border.

CHATEAU DE MÉRIGNAC

On a déjà annoncé que le roi Nicolas de Monténégro, sa famille, sa suite et le gouvernement monténégrin quitteraient Lyon, prochainement, pour la région bordelaise. Le roi s'installera, paraît-il, à Mérignac, au château du Parc, loué par l'Etat.

Jean Villars.

Quant à l'attaque prononcée par les Allemands dans la région de la ferme de Navarin, c'est une diversion destinée à détourner notre attention de l'objet principal, et qui manquera certainement son but. Il est très remarquable que les dépêches relatives aux opérations militaires publiées par les journaux allemands d'hier, insistent beaucoup plus sur cette affaire que sur la grande offensive de Verdun, dont il n'est parlé qu'en termes emphatiques et vagues.

J. V.

On lit dans le *Times* que la décision prise par l'Allemagne de tenter une offensive désespérée contre Verdun n'a nullement ému les puissances



GÉNÉRAL VON BESELER

alliées, qui envisagent des événements avec la plus entière confiance.

Les Allemands ont, cependant, tout mis en œuvre pour s'assurer la victoire. Ils ont fait appel à leurs troupes d'élite, à leur généraux les plus réputés.

C'est le général von Beseler, en personne, qui

commande l'artillerie lourde. Von Beseler est le général qui dirigea le bombardement d'Anvers, lors de la prise de cette ville.

Le 24^e brandebourgeois, d'autre part, qui se trouve encerclé à Douaumont, est le régiment n° 4 du Brandebourg. Il appartient au 3^e corps, 6^e division, 12^e brigade.

Il a son dépôt à Neu-Ruppin.

Il porte les pattes d'épaule rouges et les parements de même couleur, avec passepoils blancs.

Samedi, le kaiser assista à la bataille

Le kaiser, enfin, voulut, lui-même, pousser ses hommes à l'assaut. Il paraissait, en effet, que placé sur une hauteur, aux environs du village d'Ornes, il suivait, à distance et grâce à une jumelle, les péripéties de la bataille.

Le kaiser, ce jour-là, vit ses bataillons fondre sous la mitraille française, fauchés par les mitrailleuses et repoussés par les contre-attaques d'infanterie.

La lutte gigantesque se poursuivit jusqu'à une heure avancée de la nuit. Les pertes allemandes furent terribles, mais de nouveaux essais remplaçaient sans cesse ceux que le feu avait décimés.

C'est la seconde fois que le kaiser vient ainsi, à proximité d'un champ de bataille, avec l'espoir de voir ses troupes lui conquérir une ville où faire une entrée sensationnelle.

On n'a certes pas oublié qu'au moment des furieux assauts dirigés contre Nancy, l'empereur, en grand costume de cuirassier blanc, entouré d'un brillant état-major, attendit l'heure du triomphe... et dut, piteusement, rebrousser chemin, après l'échec.

L'apparat est moindre, cette fois, mais le résultat est le même. Verdun comme Nancy demeurera inviolé.

Un demi-aveu de l'échec

Nous avons déjà signalé le brusque changement de ton de la presse allemande. Voici qui est mieux. La Gazette de Francfort écrit :

« Quoique le communiqué (allemand) déclare que les combats d'artillerie sur les Hauts-de-Meuse continuent avec la même vigueur, il n'y a pas d'indice que, dans ce secteur, les combats doivent prendre un développement notablement plus grand que celui de nos autres offensives partielles (Offensivstoesse) ».

Or, ce même journal écrivait dans une édition précédente : « Le communiqué allemand du 23 permet de se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une petite offensive accidentelle, mais d'une action très bien préparée et soigneusement calculée quant à son but et à son étendue. »

Quelles eussent été les conséquences d'un succès allemand ?

Le colonel Feyler apprécie ainsi dans le Journal de Genève, les conséquences possibles d'une réussite de la tentative allemande :

« Resterait à se demander si même la chute de la place pourrait être considérée comme un acte décisif, entraînant la soumission des Alliés, des Français plus spécialement, aux désirs de paix des Allemands. Ce serait, semble-t-il, lui faire la part singulièrement exagérée. On se rappelle qu'au moment des grands événements de la Marne, l'intention du général Joffre avait été d'abandonner la défense de Verdun. Preuve que cette défense n'était pas indispensable à celle de la France.

« Les circonstances se sont-elles modifiées au point qu'il en serait autrement aujourd'hui ? On ne voit pas comment. On serait plutôt disposé à admettre le contraire, les ressources matérielles de la France assistée de l'Angleterre ayant augmenté relativement à celles des Allemands. On verrait donc — autant que l'imagination est autorisée à courir — une reprise régionale et passagère de la guerre de mouvement au sud de Verdun et à l'ouest des Hauts-de-Meuse, puis le front se fixerait de nouveau en prolongement, sans doute, de celui de l'Aisne.

« En attendant, la prise de Verdun deviendrait un thème à encouragement de l'opinion publique allemande. »

Le résultat acquis

Le Daily Telegraph, enfin, publie ces lignes :

« Selon toutes probabilités, et autant qu'on peut juger des forces humaines, l'heure approche rapidement où les troupes du kronprinz devront « craquer » ou être renforcées.

« Dans le premier cas, le danger est passé; dans le second, les lignes allemandes devront être affaiblies quelque part ailleurs pour combler les énormes vides causés par les combats de Verdun, et alors nous ne voyons pas quel bénéfice le kaiser et le kronprinz auront retiré de leur attaque. »

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 28 Février (575^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — En Belgique, nos batteries ont bombardé les organisations allemandes en face de Steenstraete.

En Champagne, dans la région de la ferme Navarin (nord de Souain), l'ennemi a réussi à pénétrer, par un coup de main, dans quelques éléments de notre ligne avancée et de notre tranchée de soutien.

Dans la région au nord de Verdun, le bombardement a continué avec intensité, surtout dans le secteur du centre et vers notre droite. Aucune tentative nouvelle sur la côte du Poivre.

Hier, en fin de journée, les Allemands ont tenté à plusieurs reprises d'enlever le village de Douaumont. Leurs efforts se sont brisés contre la résistance de nos troupes que les assauts les plus furieux n'ont pu ébranler. Situation sans changement au fort de Douaumont, qui demeure étroitement encerclé.

La lutte est moins vive sur les plateaux au nord du village de Vaux.

En Woëvre, l'ennemi a pris, hier soir et au cours de la nuit, une attitude plus active. La station du chemin de fer d'Eix, prise et reprise par les attaques et les contre-attaques des deux adversaires, est restée en notre possession. Toutes les tentatives contre la cote 255, sud-est d'Eix, ont été impuissantes à nous en déloger. Plus au sud, une attaque allemande contre Manheulles a complètement échoué. Notre artillerie contrebatt énergiquement le bombardement ennemi sur tout l'ensemble du front.

Dans les Vosges, nous avons bombardé plusieurs cantonnements ennemis dans la région du Ban-de-Sapt.

VINGT-TROIS HEURES. — En Argonne, nos batteries lourdes et de campagne ont exécuté des tirs sur les voies d'accès de l'ennemi, en particulier dans la région du bois de Cheppy. Ce matin, à la cote 285, nous avons fait sauter une mine dont nous avons occupé l'entonnoir.

Dans la région au Nord de Verdun, l'activité des deux artilleries est toujours très vive, sauf dans le secteur à l'Ouest de la Meuse, où l'on signale un certain ralentissement du bombardement ennemi.

Les Allemands, au cours de la journée, ont tenté plusieurs attaques partielles qui ont été refoulées par nos feux et par nos contre-attaques. A l'Ouest du fort de Douaumont notamment, nos troupes ont engagé un combat corps à corps avec l'adversaire, qui a été rejeté d'une petite redoute où il avait réussi à s'installer.

En Woëvre, deux attaques sur Fresnes ont complètement échoué.

En Lorraine, notre artillerie s'est montrée très active dans les secteurs de Reillon, Domèvre et Badonviller.

DANS LES BALKANS

Les complices ne s'entendent plus

ATHÈNES. — On a de nombreuses raisons de croire que les Allemands sont préoccupés de l'attitude de leurs alliés balkaniques. Les officiers bulgares ne se gênent pas pour déclarer que charité bien ordonnée commence par soi-même et nient, en conséquence, l'utilité de maintenir des forces importantes à Monastir et en Albanie, tout en laissant Sofia sans défense.

A Uskub, la tension était telle entre Bulgares et Allemands que ceux-ci ont dû transporter leur camp sur la rive droite du Vardar, les Bulgares occupant la rive gauche. Des ordres ont été donnés, par ces derniers, aux postes de tirer sur les Allemands qui tenteraient de franchir le pont reliant les deux camps.

L'impopularité du tsar Ferdinand

Plusieurs officiers auraient été arrêtés, sous l'inculpation d'une conspiration contre le roi.

A Sofia, la population tient de véritables meetings dans les rues, et les soldats refusent de la disperser, la police étant impuissante à en venir à bout. Certains meetings ont eu un grand retentissement; on va jusqu'à demander l'abdication de Ferdinand et l'intronisation du prince héritier, ainsi que le retrait des troupes allemandes. La devise bulgare actuelle pourrait être : « Du pain et la paix ».

L'Allemagne n'a pas renoncé à sa propagande en Grèce

La *Frankfurter Zeitung* se fait télégraphier de Constantinople qu'un détachement mixte de troupes de l'Entente aurait occupé le port grec de Patras. Nous n'avons, en France, aucune confirmation de ce bruit, mais il ne paraît pas douteux que les parages de Patras ont recélé et peut-être recèlent encore des foyers d'espionnage allemand.

A quelque distance de Patras, dit-on, se trouvent, sur une hauteur isolée, tout près de la mer, les bâtiments d'une société vinicole allemande, gérée et exploitée uniquement par des Allemands et où aucun étranger n'est autorisé à pénétrer depuis plusieurs mois. Les Allemands ne craignent-ils pas surtout le débarquement de détachements alliés à Patras parce qu'ils savent que la présence des nôtres, à cet endroit, mettrait fin aux opérations, spéciales des gérants allemands de cette société?

Certainement, les Allemands n'ont pas perdu l'espoir d'arrêter en Grèce les progrès de l'opinion de plus en plus favorable à l'Entente. Le *Corriere della Sera* annonce que le maréchal von Mackensen viendrait à Athènes conférer avec le roi afin de contrebalancer l'effet produit par la visite du général Sarraïl et de regagner le terrain perdu par l'Allemagne en Grèce, où même les journaux germanophiles commencent à se montrer moins déférents envers les puissances centrales.

M. Skouloudis assure, d'autre part, que les relations avec les puissances alliées sont très cordiales; il en donne pour preuve que les autorités de ces puissances, en vertu d'un arrangement tout récent, ne procéderont plus directement, en territoire grec, à l'arrestation de sujets helléniques. Il faut comprendre par là que ces arrestations seraient toujours opérées par l'intermédiaire des autorités locales, sauf, bien entendu, le cas d'urgence on doit donc se féliciter de cette indication d'un rapprochement entre l'administration du royaume et les représentants des armées alliées.

Une Chambre de Commerce russe à Athènes

ATHÈNES. — Tous les journaux commentent favorablement le projet de création d'une Chambre de Commerce gréco-russe à Athènes qui, indépendamment des transactions commerciales, resserrera les relations amicales entre les deux pays.

LE COMTE BERNSTORFF EST MOINS ARROGANT

Le président Wilson est déjà récompensé de sa très franche résolution : sous la colère, officiellement déclanchée, des journaux allemands, on sent percer le désir de ne point pousser les choses à l'extrême, et de battre en retraite décevant. M. Lansing avait pris, dès vendredi dernier, une judicieuse précaution : il avait câblé à Berlin toute la lettre de M. Wilson au président du Sénat, en priant l'ambassadeur des Etats-Unis, M. Gérard, d'en donner communication au gouvernement allemand.

Celui-ci ne pourra donc plus affecter d'ignorer la situation vraie, ni faire croire que l'agitation des germanophiles du Congrès ait le moindre effet sur le président Wilson. Le comte Bernstorff aurait reçu des instructions pour informer les Etats-Unis que l'Allemagne maintient les garanties données à l'occasion des affaires de la *Lusitania* et de l'*Arabic*, mais qu'elle entend les appliquer seulement aux navires marchands non armés : c'est répondre à la question, par la question même.

Mais l'ambassadeur allemand aurait été chargé d'une communication en apparence plus précise : l'Allemagne retarderait la reprise de la guerre sous-marine, en attendant la réunion d'une conférence où elle définirait, d'accord avec les Etats-Unis, ce qu'est un armement défensif pour les navires de commerce. L'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* plaide les malentendus, « tous les documents allemands n'étant probablement pas encore aux mains des ministres américains ». La vraie note gouvernementale allemande est de palabrer et gagner du temps. C'est une méthode qui laisse aujourd'hui les Américains très froids.

L. B.

Le cardinal Mercier rentre en Belgique

BALE. — Le cardinal Mercier, venant de Rome et parti ce matin de Lucerne, est arrivé à Bâle à 9 h. 15. Il a été reçu, à sa descente de wagon, par le colonel Bui, commandant de la place, entouré de tous ses officiers. Une compagnie d'honneur était rangée sur les quais de la gare.

A son passage, le cardinal a été respectueusement salué par une foule nombreuse, qui lui a fait une ovation. Un garçonnet, de trois ans à peine, lui a remis une superbe gerbe de fleurs nouée de rubans aux couleurs nationales belges.

L'archevêque de Malines, qui ne devait faire qu'un court arrêt à Bâle, a consenti, sur les instances des membres du clergé, à prolonger son séjour de quelques heures. Il repartira cet après-midi, à 5 heures, pour être à Bruxelles demain vers midi.

ÉLIXIR COMBIER

DELICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

Ayuntamiento de Madrid

DERNIÈRE HEURE

UN PROCÈS SENSATIONNEL

Les colonels Egli et de Wattenwyl devant leurs juges

ZURICH. — Hier matin s'est ouvert le grand procès attendu avec tant d'impatience par toute la Suisse, le procès dit « des colonels ».

Dès les premières heures de la matinée, une foule nombreuse se pressait autour du palais où doit se juger l'affaire.

Deux cents places avaient été réservées au public, mais ces deux cents places ont été distribuées avec tant de difficultés, il a fallu fournir tant d'explications pour en obtenir une, que beaucoup de ceux qui y auraient eu droit avaient préféré y renoncer.

La presse, elle, s'est vu attribuer cinquante places. Mais ces places ont été strictement réservées aux journalistes suisses. Aucun journaliste étranger n'a été admis, aucun Suisse, correspondant de journal étranger, non plus. Encore par-dessus le marché, les journalistes suisses ont-ils reçu une circulaire leur rappelant que quand même le huis clos ne serait pas prononcé ils ne devraient pas oublier que les questions traitées dans l'enceinte du palais étaient des questions intéressant la nation. On compte donc qu'ils se montreront extrêmement prudents et réservés dans leurs appréciations.

Le service d'ordre était impressionnant, le temps magnifique. L'audience s'est ouverte par un clair et gai soleil de printemps.

LA PREMIÈRE AUDIENCE

ZURICH. — Le grand juge ouvre les débats à 8 h. 15. Il annonce que tribunal a décidé la publication des débats, et que, cependant, le huis clos pourra être prononcé quand cela pourra paraître nécessaire pour la sécurité du pays.

Le capitaine Bueschlin, de Berne, fait fonction de greffier extraordinaire, et le colonel Reichel d'auditeur extraordinaire. Le colonel Egli est défendu par le colonel Bolli et le colonel de Wattenwyl par le colonel Corti.

Le capitaine Bueschlin donne d'abord lecture de l'acte d'accusation, dont voici le texte :

« Le colonel d'état-major général Egli est prévenu d'avoir, en qualité de sous-chef d'état-major général de l'armée fédérale, communiqué, depuis le milieu du mois de février 1915 environ, aux deux attachés militaires d'un groupe des puissances belligérantes, les bulletins quotidiens de la section de renseignements de l'état-major général, qui, d'après l'ordre du chef de l'état-major général, n'étaient destinés qu'à quelques commandants et officiers d'administration du pays, tous spécialement énumérés. Le colonel d'état-major de Wattenwyl est prévenu d'avoir donné, en l'absence du colonel Egli, la communication de toutes les parties du bulletin de l'état-major à un attaché militaire du groupe en question, après que cet attaché eut déjà reçu, depuis un certain temps une partie de ce bulletin, sur l'ordre du colonel Egli.

« Les colonels Egli et de Wattenwyl sont prévenus, enfin, d'avoir porté, d'une façon quelconque, à la connaissance d'un des attachés militaires d'un groupe des puissances belligérantes des documents étrangers échangés entre les organes officiels de l'étranger et de la Suisse et des documents d'organes officiels en Suisse à leur gouvernement.

« Ces actes relèvent de l'article 1^{er} de l'ordonnance du Conseil fédéral concernant l'usage de la neutralité suisse du 4 août 1914, des articles 5 et 6 de l'ordonnance du Conseil fédéral concernant les dispositions pénales pour l'état de guerre du 6 août 1914 et des articles 69, 70, 73 et 75 du Code pénal militaire du 27 août 1851. »

L'interrogatoire du colonel Egli

On procède ensuite à l'audition des prévenus. Le colonel Egli, sur la demande du président, donne des renseignements sur l'organisation et l'importance du service des renseignements. Ce service est nécessaire à la direction de chaque armée; il est nécessaire surtout pour la Suisse qui ne possède pas une armée permanente et qui doit couvrir ses frontières étendues avec une petite armée. Chacun des officiers occupés au service des renseignements doit entrer en conflit avec les dispositions des lois pénales, parce qu'il doit chercher à apprendre des choses dont la communication est punie par la loi de tous les Etats. Il n'existe aucun service de renseignements au monde qui puisse travailler seulement par des moyens légaux.

La situation de la Suisse l'oblige absolument à posséder un bon service de renseignements qui avertisse, en temps utile, la direction de l'armée des dangers qui peuvent la menacer et qui rende possible l'emploi en temps utile et au bon endroit des forces disponibles.

C'est le service des renseignements qui doit donner le temps nécessaire pour la défense, sinon des centaines de millions dépensés pour l'armée seraient sans utilité.

Répondant aux questions du président, le colonel Egli déclare ensuite que la surveillance de l'espionnage étranger en Suisse était sous sa direction. La Suisse a intérêt à connaître les gens qui pourraient peut-être un jour espionner contre la Suisse elle-même.

Le colonel Egli déclare encore que la section de renseignements travaille d'une façon indépendante. Le chef d'état-major général reçoit seulement les résultats de ce travail; il n'a donc pas à entrer en relations avec des gens qui ne sont pas toujours irréprochables.

Le colonel Egli déclare absurde de penser que l'Allemagne avait besoin du docteur Langie pour déchiffrer les dépêches russes.

L'interrogatoire du colonel de Wattenwyl

Après une interruption de cinq minutes, le colonel de Wattenwyl est interrogé.

Il se montre moins affirmatif sur les droits qu'aurait un officier d'état-major au service des renseignements. Et, comme le colonel-président lui demande s'il est d'avis qu'il est nécessaire d'employer des moyens de la nature de ceux qu'a employés le colonel Egli, il se tait d'abord, puis il répond :

— Je ne me suis pas trouvé dans le cas d'avoir recours à de pareils procédés.

Pendant une absence du colonel Egli, qui était en voyage sur le front allemand, il a remarqué que les renseignements communiqués à l'attaché militaire autrichien n'étaient pas aussi complets que ceux que l'on communiquait à l'attaché militaire allemand. Il s'est contenté, dit-il, de rétablir l'égalité entre eux.

— Pourquoi, demande alors le président, avez-vous pas cru devoir communiquer les mêmes renseignements aux attachés de toutes les puissances?

— Ils n'avaient pas de renseignements utiles à nous donner en échange.

Entre ces deux interrogatoires, le colonel-président s'est efforcé de démontrer que les renseignements communiqués de cette manière aux attachés allemands et autrichiens étaient loin d'être sans importance.

L'audience a été levée à midi et demie.

Le naufrage du "Maloja"

Voici les dépêches qui nous parviennent au sujet du naufrage du *Maloja*, que nous avons annoncé hier :

LONDRES. — Après une violente explosion à l'arrière, le *Maloja* a coulé en une demi-heure.

L'inclinaison du navire empêchant l'emploi des canots de bâbord, les passagers ont dû sauter à la mer pour échapper à l'engloutissement.

Heureusement, ils étaient, par ordre du capitaine, munis de ceintures de sauvetage.

Ils durent nager assez longtemps avant d'être recueillis.

Les cadavres ont été déposés sur la place du marché de Douvres, transformée en chapelle ardente.

Les passagers font l'éloge de l'équipage.

Les pertes

LONDRES. — La Compagnie Péninsulaire et Orientale annonce que jusqu'à présent 64 passagers sur 119 qui étaient à bord du *Maloja* ont été sauvés.

Le nombre total des sauvés, passagers et membres de l'équipage, est de 260; mais on espère que de nouveaux noms de sauvés seront reçus dans le cours de la matinée.

Le total des passagers et des membres de l'équipage à bord était de 411.

DOUVRES. — Quarante-quatre cadavres du *Maloja* ont été trouvés.

Pour faire de nouvelles recherches, il sera nécessaire d'attendre la marée basse.

LONDRES. — Les journaux disent que 150 passagers du *Maloja* ont été débarqués.

Pourquoi le kaiser ordonna les hécatombes de Verdun

ZURICH. — Les journaux allemands arrivés en Suisse continuent à porter les traces de la douche écossaise que les incidents de la rude bataille les obligent à infliger à leur public. Après le jet brûlant du 26 qui s'est traduit par une orgie de cris et de drapeaux, vient la pluie froide des conseils de calme du 27.

Mais l'article à retenir est celui du *Berliner Tageblatt*, sous la signature d'un de ses principaux rédacteurs, M. Haris, car il a la valeur d'une confession et éclaire crûment le but qu'« à travers tout ce sang et toute cette tuerie poursuit l'Allemagne ».

« Notre succès, écrit M. Haris, arrive à point... Chez les neutres, chez les ennemis de l'Allemagne et en Allemagne même les idées commencent à se fausser. Les séances du Landtag prussien l'ont amplement démontré; l'aigreur des discussions, la violence des polémiques donnaient à croire qu'on avait totalement oublié l'état de guerre et rappelaient les plus mauvais jours du temps de paix. »

Et voilà comment et pourquoi le kaiser a décidé d'organiser les hécatombes de Verdun.

Les nouveaux impôts allemands

BERNE. — Le *Vorwaerts* du 28 proteste contre le projet des nouveaux impôts, tel qu'il vient d'être porté à la connaissance du public.

Le taux de l'impôt prélevé sur les bénéfices de guerre lui paraît absolument dérisoire. Il établit qu'un industriel ou un commerçant à qui la guerre aura fait gagner cent mille mark en une année paiera 6.800 mark. « On peut se contenter d'un gain de 93.200 mark. Voilà donc la saignée formidable que l'Etat inflige aux spéculateurs de la guerre et aux professionnels des armements! »

Le journal socialiste fait remarquer que les grosses fortunes d'avant la guerre ne seront nullement touchées et que le nouveau projet ne prévoit pas de nouveaux impôts directs. En revanche, les impôts indirects retomberont principalement sur la classe ouvrière.

Le *Vorwaerts* espère que, malgré la division des socialistes, la fraction du parti au Reichstag se souviendra de ce qui fut jadis la doctrine commune et ne donnera pas son adhésion au projet.

D'autre part, les trois organisations qui groupent les travailleurs de l'industrie du tabac ont protesté énergiquement contre les charges écrasantes imposées à cette industrie et ont adjuré le Reichstag de renoncer à ce projet nouveau.

Le conseil de guerre fonctionne en Belgique

BERNE. — Le correspondant du *Lokal Anzeiger* à Bruxelles écrit que le conseil de guerre allemand, dans cette ville, vient de juger quatre personnes pour cause de haute trahison.

Le conseil, présidé par le docteur Stoorbeek — le même qui avait déjà conduit les débats du procès Cavell — a condamné M. Bostools, curé de Etternoek, près de Bruxelles, à 12 ans de réclusion; M. Pierlot, de Namur, à 6 ans et 1 mois; M. Ducoffre, commerçant à Namur, à 6 ans, et M. Defossé, étudiant dans la même ville, à 4 ans de réclusion.

Ces personnes étaient accusées d'avoir facilité le départ d'un certain nombre d'hommes qui, grâce à eux, avaient pu rejoindre l'armée belge où ils avaient été incorporés. (*L'Information*.)

Encore un navire coulé

LONDRES. — Le vapeur *Trignac*, de 3.300 tonnes, allant de Nantes à Newcastle, a coulé vendredi dans la mer du Nord à la suite de deux violentes explosions qui ont coupé le navire en trois parties.

Cinq hommes de l'équipage ont été sauvés par le vapeur norvégien *Borgsten*.

Vingt-deux hommes de l'équipage, quatre passagers français et le pilote de haute mer manquent. On croit qu'ils sont noyés.

Les cadavres du "Dido" rejetés sur la grève

LONDRES. — Le Lloyd annonce que huit cadavres de marins et celui du capitaine du vapeur anglais *Dido* ont été rejetés sur la grève près de Donna Nook, dans le comté de Lincoln.

La barque norvégienne *Ander* s'est échouée ce matin dans la baie de Bliho. Il y a quatre disparus.

Quelques œuvres du Salon de La Triennale



Le Salon de La Triennale est un Salon d'union sacrée. Quatre grandes Sociétés artistiques y voient rassemblés leurs représentants les plus distingués, et les membres de l'Institut y voisinent fraternellement sur la cimaise avec les peintres et les sculpteurs d'avant-garde. L'ensemble est des plus homogènes, bien que des plus variés : il atteste la sérénité de Paris et de la France, leur calme confiance en les lendemains vengeurs.

LE SALON DE LA TRIENNALE

Une noble manifestation de la confiance française



Nous sortirons un jour de la citadelle où depuis des mois nous vivons. La guerre sera finie. Le bruit du canon s'éteindra aux portes de la France : la victoire aura décidé.

Etonnés et ravis, nous regarderons les paysages du monde apaisé.

Insouciant et prodigue, la nature répandra ses souriants bienfaits sur les ruines. Nos enfants, nos frères, nos amis, après l'odyssée, récapituleront leur gigantesque effort, devant l'œuvre accomplie. Nos poètes, nos artisans, nos artistes, avant les hosannas, salueront la terre libérée par eux et par le peuple des héros. Le laboureur qui reviendra au sillon entendra comme une cloche de joie dans sa poitrine. L'ouvrier qui reverra les copeaux de métal sous l'outil les maniera comme s'il retrouvait les cheveux d'un enfant cher. Chaque soldat licencié des armées abordera, avec un tremblement d'émotion, son ancienne besogne. Chaque citoyen reconnaissant son foyer, comme pour entrer dans un lieu béni, posera le pied à la dalle du seuil.

A reprendre leur contact avec les décors, les œuvres et les sentiments de la paix, justice bien faite, tous voudront laver leurs yeux des visions, des épouvantes et des fulgurances de la guerre, un long instant. Nul ne songera, certes, à oublier les heures sublimes, les peines endurées, le sang versé, les assauts subits et rendus. C'est le faisceau glorieux des souvenirs qu'un guerrier, après la bataille, attache auprès de sa médaille. Nul ne se refusera pourtant à goûter les heures d'accalmie, les félicités reconquises, l'allégresse du retour, les hommages décernés et mérités. C'est l'humain penchant des moissonneurs qui, après l'avoir fait bien travailler, couchent leurs faux dans les fleurs.

Un appétit de poésie et de sereine beauté renaitra en chaque cœur de brave. Chaque âme de poilu aura soif d'harmonie et de tranquille bonheur. Alors, pour l'avoir vécue si tragique, l'existence semblera plus belle à ceux qu'auront miraculeusement rajeunis les combats. Alors, pour l'avoir si souvent exposée, la vie paraîtra plus précieuse à ceux qui, généreusement, en dédiaient l'offrande à la patrie.

Ils ne désiraient que la donner : ils seront jaloux de la reprendre. Ils l'auront couronnée de laurier et de chêne : ils entendront y joindre la rose et l'olivier.

Les peintres, les sculpteurs, les ouvriers d'art, redescendus des frontières, ne transcriront peut-être pas tout de suite les spectacles dont ils furent, tant de mois, témoins : ils attendront un peu. Les enluminés, les pinceaux, les outils, ranimés dans les ateliers, représenteront tout d'abord les images dont ils resteront si longtemps éloignés : ils inventeront sans efforts.

Nous ne verrons naître d'abord que des tableaux aux lignes douces, aux coloris clairs, des statues aux contours aimables, aux attitudes équilibrées. Nous ne méditerons que plus tard devant des évocations du grand drame, des groupes et des horizons belliqueux. Bref ou long, l'armistice des palettes et des argiles s'interposera entre la guerre formidable et les œuvres vengeresques qui la diront à la postérité. Modernistes ou académiques, les goûts des artistes et des publics se concilieront devant l'unanime expression de la paix glorieuse et du digne usage qu'on en voudra faire à l'avenir.

Nous visiterons, en ce temps, de beaux Salons sans batailles, où toutes les écoles unifieront leurs techniques et leurs élans, bien que sous des apparences profondément diverses, en un même sentiment d'amour pour cette nature éternelle, dont la grâce survit aux hécatombes et aux tempêtes.

Nous assisterons, soyons-en sûrs, à des confrontations d'œuvres où des rivaux d'antan, ennemis par la doctrine et le métier, se seront étrangement rapprochés du même but, émus par la commune pensée de traduire en vérité les ciels et les types de notre France impérissable.

Ce qui donne, en pleine guerre, son exacte signification au Salon de *La Triennale*, c'est qu'il constitue le plus parfait prologue à ce salon d'union sacrée — peut-être le seul — qui suivra la signature des traités. Où, dès la première cime, on le reconnaît une phalange fraternelle, c'est dans le côté à côté d'éléments venus de centres dissidents — quatre, et non des moindres — qui s'affrontaient avant l'ouverture des hostilités. La Société des Artistes français y tend la main aux Indépendants. Le Salon d'Automne s'y fond avec la Société Nationale. Les membres de l'Institut y exposent près des réfractaires, des hors-groupes. Tout se tient, tout s'enchaîne. Le visiteur se demande pourquoi ces artistes se sont querellés autrefois. Le critique admire comment ces œuvres ont pu aujourd'hui s'apparenter.

Plus haut que ce si louable vœu de concorde et que sa réalisation si heureuse, s'affirme, dans l'instant, l'excellence du choix que fit chacun des exposants, parmi ses travaux, pour concourir à un ensemble homogène. L'impression majeure que se dégage de ces envois est toute de lumière et de sérénité. Pas de motifs tourmentés et véhéments. Si, par hasard, l'un remémore de trop, près l'horreur du temps présent, les organisateurs l'ont situé en sorte qu'il compte, certes, en bonne place, mais qu'il n'attire pas trop exclusivement l'attention.

Plus impérieuse ici que le constant devoir d'ajouter à notre haine des Germains et à notre réprobation de leurs crimes, apparaît, en tout, la volonté de mettre sous nos yeux une exposition dont la moindre composante signifie le calme confiance en le retour des soirs tissés de bleu et d'or. L'air qu'on respire n'est que celui des campagnes béates sous le généreux soleil. Rien que des tons frais et riants. Que si, ça et là, un portrait s'enlève sur un fond et en une pâte trop opaque, les camarades alentour rayonnent de telle manière, que, sans perdre son originalité propre, le tableau sombre porte encore un accent de gaieté.

N'est-ce pas, Messieurs les artistes, que vous avez pensé à ceci : « Tandis que l'ennemi, mal instruit de notre résolution, nous prétend angoissé et prêts au découragement, assemblons des marbres et des toiles qui soient des reflets sensibles de l'âme française. » Exposants de *La Triennale*, convenez que vous vous êtes dit : « Pendant que nos poilus, déterminés, dans la mêlée, nous savent liés à eux plus étroitement que jamais par l'esprit et par le cœur, agençons une fête des couleurs et des lignes, telle qu'ils l'aimeraient, s'ils pouvaient la voir. »

Ce que voient nos défenseurs, quand, là-bas, ils ferment les yeux et songent à l'arrière, ce n'est plus la guerre et ses rouges perspectives. Quand les héros, une lettre entre les doigts, se retournent vers ce qu'ils protègent, ce qu'ils aperçoivent c'est la belle terre de France à qui ils veulent restituer son visage de maman fière et heureuse. Un arbre penché sur un toit, un prunier en fleurs, une fillette assise à la margelle d'un puits, des moires argentées sur un étang, la pointe ombreuse d'une île, le tremblement d'une lampe derrière un rideau, un porche d'église, une petite mare contre une ferme, l'anse d'une vallée pleine de fruits en septembre, quelques dunes tristes, un bateau dans une crique, un tournant de canal tout mauve dans le couchant, une mère embobinant de la laine auprès de sa table à couture : autant de touchants souvenirs qui, d'un coup, reforment une âme.

Deux flots d'émeraude assaillant une roche, un mail de village, une saine gaillarde haussant la gerbe sur la fourche, le satin luisant au bas d'une robe qui fuit, une sente creuse qui, entre les genêts, ne mène à rien ; un tintement d'*Angelus*, une tige de rose trémière, des ébats d'enfants sur l'herbe d'une clairière, le profil d'un hameau posé sur une plaine de neige, une carrière abandonnée, un peuplier habillé à la mode de l'automne un bronze sur un piano, une épouse, une sœur une fiancée, debout près de la porte et disant : « Me voilà ! » : faut-il de plus parlantes images pour viriliser le cœur d'un Français ?

De ces anticipations vers ce que la victoire leur redonnera, nos frères invincibles, en ces salles trouveraient des variantes et des répliques, s'ils pouvaient y être un instant transportés. Voilà, en plus de cent soixante-dix œuvres d'art, une sélection, une synthèse de ce qu'ils retracent en leur rêve, ces salons de la Triennale.

truire notre patrie, sous les drapeaux. Et c'est bien pourquoi doit être dédié le Salon de *La Triennale* à cette Grande Armée de la Triennale héroïque : 1914-1915-1916. Sur ces cimaises, près desquelles Paris confiant va se porter en masse, nos yeux, avec une sentimentalité noble et réfléchie, devront regarder, non point que de la peinture, mais, avant tout, matérialisées là, les songeries de nos soldats.

Toutes les qualités de chez nous s'y rencontrent ; toutes les folies qui plaisaient hors frontières en sont exclues. La sensibilité de Vuillard et la distinction de Jaulmes, les limpides accents de Lebasque, Roussel, Signac, Lebourg, Adler, d'Espagnat, H. Morisset, Charlot et Manguin, Marquet et Madeline, la santé de Caro-Delvaile et d'Hélène Dufau, le sens décoratif d'Odilon Redon, de Cheret, de Mesnard, de Le Sidaner, de Guérin, de Beaudoin, de Quost, de Maurice Chabas, de Lepère, de Manzana-Pissarro, de Francis Jourdain, de Flandrin, les pages de Chigot, Pointelin, Beronneau, Delasalle, La Gandara, Dauchez, Carrera, de Thomas et Smith, y répondent à la fanaisie de Marval et à la verve de Ch. Dufrène, aux maîtrises si diversement personnelles de Degas, le Bonnat, de Maurice Denis, de J.-E. Blanche, de Besnard, de Forain, d'Ernest Laurent, d'Henri Martin, de Maufra, de Dechenaud, de Sabatté et de Bourdelle, à la triomphante *Vénus* d'Auguste Renoir, à la logique si française des architectes Louis Bonnier et Charles Plumet, aux envois de Moreau-Nélaton, Eliot, Prunier, Mercié, Guillemet, F. Humbert, Jeanniot, Boggio et Dampt.

Les organisateurs de ce « Salon de Concentration » — Frantz Jourdain, Ch. Plumet, Maurice Chabas, Sabatté, Beronneau, — n'ont pu réaliser, dans les limites du Jeu de Paume qu'une mobilisation partielle. Les artistes combattants — pour quelques mois encore soucieux d'une autre ambition — ne sont représentés, au Jardin des Tuileries — que par une délégation restreinte. Qu'ils ne s'en plaignent point. Qu'ils ne voient pas là un oubli. La manifestation que l'on a voulue est pour prouver qu'à l'arrière, les dépôts de notre génie artistique, de notre placide foi, du clair idéal de notre race, surabondent en réserves comme les dépôts d'obus, de canons lourds et d'hommes résolus aux représailles libératrices.

Ainsi le Salon triennal est-il, à sa manière, une victoire encore ; ainsi nos articles, au front, devront-ils être lus comme de bons communiqués. Tout ce qu'atteste d'aimable et de radieux cette calme fête de notre beauté, ne le doit-on pas, en effet, par un magnifique réflexe, à tout ce que contient de sublime et de sacré la tenace vaillance de nos héros ?

Laissons aux Barbares, anxieux déjà du châtiement qui doit s'abattre sur leurs hordes, le soin de commander d'avance à leurs artistes la représentation d'un triomphe qui ne sera jamais célébré. Préférons le geste des nôtres qui, réservant aux Braves la tâche d'illustrer leurs propres exploits, n'ont pas attendu la paix pour rapprocher sur le même mur les douces et fermes effigies des femmes françaises avec les plus riants paysages de la patrie, telle qu'elle fut, telle qu'elle sera.

Pascal Forthuny.

À la Société des Gens de Lettres

Hier, après-midi, a eu lieu, à la Société des Gens de Lettres, sous la présidence de M. Georges Lecomte, une réunion du comité, pour l'attribution des deux annuités du fonds Bonaparte. Indisposé, le prince Bonaparte, membre de l'Institut, n'assistait pas à la séance.

Nos lecteurs se souviennent que la Société des Gens de Lettres avait, par l'attribution de ses deux précédentes annuités, rendu un solennel hommage à la littérature alsacienne-lorraine en l'œuvre de M. Maurice Barrès et à la littérature belge d'expression française en celle de M. Maurice Maeterlinck.

Cette année, le comité de la Société des Gens de Lettres vient de rendre un nouvel hommage à la littérature d'Alsace-Lorraine en la personne de M. l'abbé Wetterlé, qui, depuis plus de vingt ans, dans ses livres, ses articles, son action politique, défend avec éclat la cause et l'influence françaises.

L'autre annuité a été attribuée à M. Guglielmo Ferrero, le grand historien italien, qui, à toute époque, parla de la France avec un parfait esprit de justice. C'était en même temps saluer toute la littérature italienne qui s'est montrée sympathique à notre pays.

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

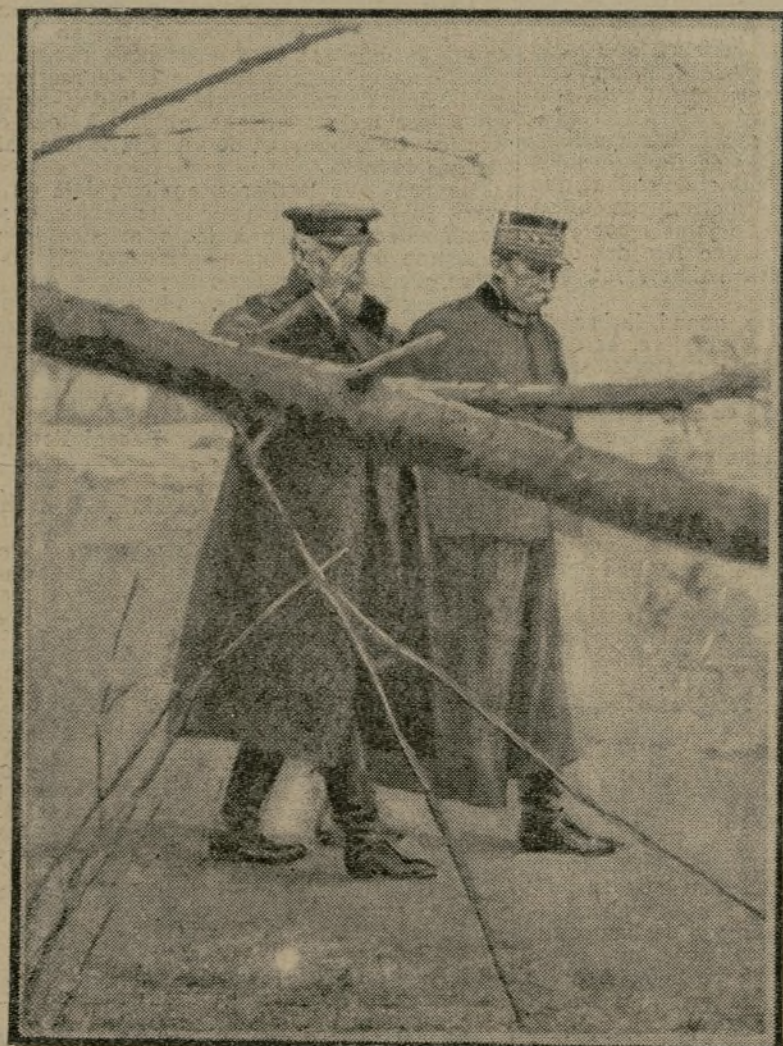
Notre reliure électrique, à nos bureaux...	3 fr. 25
Par poste, recommandé.....	4 fr. "
Cartonnage élégant, à nos bureaux.....	1 fr. 75
Par poste, recommandé.....	2 fr. 30

Le Tommy et son trophée



Au cours d'un assaut mené par les Anglais, un caporal a pris un fanion de tranchée allemand, que le lendemain il emporta en Angleterre en allant en permission.

Une tournée présidentielle au front



Quelque temps avant la violente offensive de Verdun, le président de la République avait fait un voyage dans la région, où il avait été reçu par le général de Langle de Cary.

Un intermède comique dans le camp retranché de Salonique



"SCHRAPNEL" ET "STROUMITZA" DANS LEURS EXCENTRICITÉS



LE CORTÈGE DU KHALIFE HOURCHON



LES NÈGRES DE VATILUK



UN DES CHARS DES ZOUAVES EN SERBIE

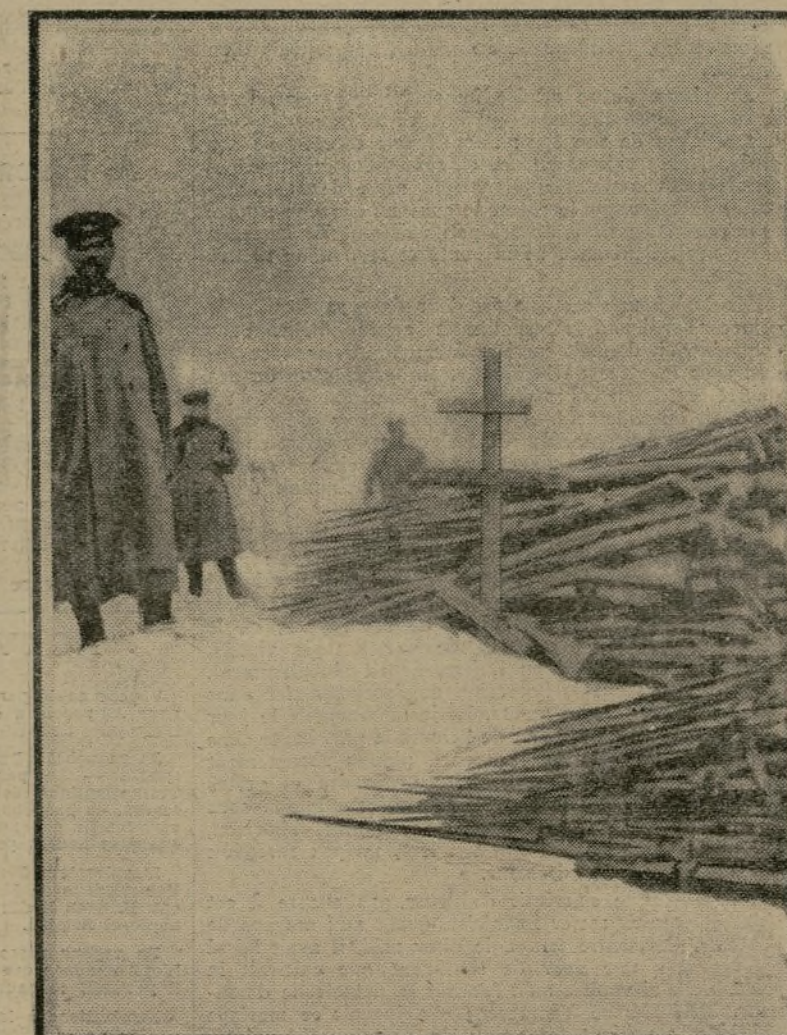
A Vatiluk, au voisinage de la frontière gréco-serbe, non loin de Salonique, les poilus ont, il y a quelques semaines, organisé une joyeuse fête, avec cavalcade, jeux du cirque, défilés de travestis et de masques. Ils ont beaucoup admiré le cortège du Calife Hourchon, le char des zouaves, la mémoire sera longtemps gardée par les soldats du camp retranché, et par leurs chefs qui ne furent pas les derniers à y trouver un très plaisant intermède.

La gazière inspectrice



Dans le Royaume-Uni, les enrôlements de plus en plus nombreux ont eu pour effet que beaucoup de femmes ont pris la place des anciens employés du gaz.

Des fusils qui ne tireront plus



C'est là un tas de fusils capturés aux Allemands par nos alliés les Russes, et ce butin de guerre n'est qu'une infinitésimale partie de ce qu'ils accumulent, jour sur jour, au cours des combats.

Ferdinand de Roumanie avant la royauté

C'est au printemps de l'an 1889 que le prince Ferdinand de Hohenzollern-Sigmaringen, fils puîné du prince Léopold, l'ancien prétendant au trône d'Espagne, neveu du roi de Roumanie, fut installé au palais de Bucarest en qualité d'héritier de la couronne. Il avait alors vingt-trois ans et n'avait guère vécu qu'en Allemagne, où des professeurs spéciaux l'initiaient à la langue et aux usages roumains.

Il était alors long, mince, imberbe, d'un visage agréable que le sang des Bragance, dont il descend par sa mère, rehaussait d'une certaine distinction exotique. La gaucherie de ses mouvements annonçait sa timidité, qui était grande. Sous-lieutenant de la garde prussienne soustrait à Potsdam, il regrettait, sans trop oser s'en ouvrir, le milieu qu'il venait de quitter et se pliait sans enthousiasme aux exigences de son rang.

Sa situation ne laissait pas d'être délicate. Non seulement il lui fallait se familiariser avec son nouvel entourage, mais il convenait qu'il usât de grands ménagements envers la reine Elisabeth. Celle-ci, le cœur toujours saignant d'une maternité inépuisée, avait senti sa blessure se rouvrir à son arrivée, et pour recevoir d'un visage serein, voire joyeux, le nouveau venu, elle avait dû faire appel à sa force de caractère, en quoi sa générosité et sa bonté l'aidaient.

D'un tact parfait, le prince Ferdinand n'eut garde de froisser sa tante en rien, déféra complètement à ses avis, prit l'habitude d'écouter religieusement ses lectures (car la reine lisait beaucoup, et de préférence de ses propres œuvres), si bien qu'ayant résolu de lui témoigner une affection maternelle, elle ne tarda pas à éprouver ce qu'elle voulait prouver. A l'égard du roi, par qui il se sentait étudié, et non sans sévérité, il ressentait les premiers temps une certaine gêne. Il avait peine à réprimer certaines allures trop juvéniles, que le souverain, taciturne de sa nature, improuvait d'un regard.

Au risque de se rendre impopulaire, par prudence il évitait de se lier avec qui que ce fut du palais ou des officiers de son âge; attentif aux conseils de son oncle, il observait en silence et, ses études quotidiennes terminées, volontiers rejoignait la reine dans ses appartements, lorsque le roi ne le conviait pas à une docte promenade. En dépit de ses petits défauts de muse, la reine avait l'attrance de la bonté et le don de mettre à l'aise.

Habitué à une certaine froideur dans sa famille, le prince Ferdinand s'épanouissait auprès d'elle. Sans contrainte, il donnait carrière à son naturel encore gamin sous la glace de l'étiquette. Imiter le coup de dos de tel et tel, au cours d'un salut de cérémonie, le réjouissait extrêmement. Ayant du goût pour la musique, le prince, à l'encontre du roi, insistait pour qu'on en fit, et, auditeur obligeant, encourageait les virtuoses amateurs, et Carmen Silva, elle-même, qui chantait d'une voix plus passionnée que juste.

Fervent de la belle nature, il aimait, durant l'été, faire de longues excursions dans les Carpathes : pays encore sauvage et magnifique, où le soleil oriental répand sur les hautes crêtes et sur l'immensité des plaines blondes la pure lumière de ses rayons, où le rhododendron alpestre étend de vastes tapis violets, où l'edelweiss, raréfié en Suisse, fleurit abondamment. J'eus plus d'une fois l'occasion de l'accompagner dans ces courses à travers monts. Et je me rappelle le jour où l'on atteignit le sommet de l'Omul, la plus haute cime des Carpathes : de là, le regard plonge abruptement sur la Transylvanie aux vallées profondes et vertes entre les parois des montagnes déroulées à l'infini sous le ciel éblouissant. Et d'un geste indiquant l'horizon, le prince prononçait de son ton lent, un peu saccadé : « C'est notre futur domaine. »

Sa pensée ne s'arrêtait d'ailleurs pas encore à cet objet et pouvait rester imprécise, quant aux moyens de l'obtenir. Car, entre temps, le cœur naïf, il avait laissé s'y épanouir une fleur de sentiment que cultivait la reine. Celle-ci voulait qu'il épousât sa demoiselle d'honneur, Mlle Hélène Vacaresco; elle jugeait ce mariage politique, conciliant les vœux du pays avec les intérêts de la dynastie. Elle était au contraire de la réalité : l'aristocratie roumaine avait choisi un prince étranger pour mettre fin à des compétitions entre ses nombreuses anciennes familles régnantes, elle voulait que la future reine apportât en dot l'éclat d'une maison royale. Sitôt connues, les fiançailles du prince héritier



FERDINAND DE ROUMANIE

demoiselle d'honneur furent rompues, non sans avoir fourni beaucoup de travail à la presse.

De l'aventure, le prince sortit virilisé; et deux ans plus tard, son mariage avec la toute gracieuse princesse anglaise Marie, fille du duc d'Edimbourg, petite-fille de l'empereur Alexandre de Russie, répondit aux plus chers vœux des Roumains. A vrai dire, ce mariage équilibrait la dynastie, la libérait du poids lourd qui l'inclinait vers l'Allemagne.

Or, le prince Ferdinand était beaucoup moins germanophile d'instinct que son nom patronymique n'eût pu le faire supposer.

Le roi Carol, lui-même, se targuait volontiers de son ascendance, française par les Murat et les Beauharnais, et très sincèrement, eut moins de penchant pour l'empereur Guillaume II, qu'il jugeait assez sévèrement dans l'intimité, que de croyance dans la force allemande, seule propre, selon lui, à assurer le libre développement des Etats roumains.

Ferdinand, que la littérature et les arts français charnaient, critiquait volontiers les méthodes, les usages et les produits de sa patrie d'origine, où déjà il se sentait étranger, raillait, au grand effroi de sa tante, certains travers du kaiser, qui ne sut jamais ménager les justes susceptibilités de souverains plus petits que lui, et, mi-sang latin, se laissait prendre aux séductions de la patrie latine qui l'avait adopté, répudiait le préjugé contre la Russie, gagnait en indépendance d'esprit. Sous l'impulsion du roi, il devenait en outre un vrai chef militaire.

De son armée, que ferait-il un jour? Peut-être, tout jeune, en avait-il eu la prévision, lorsque, désignant la Transylvanie, il l'appelait « notre futur domaine ».

Ainsi — pardon de la téméraire comparaison — Moïse put-il entrevoir du mont Nébo la Terre promise. Plus heureux, le roi Ferdinand, avec ses armées, y entrera-t-il?

Robert Scheffer.

Une entente ouvrière franco-italienne

Le journal de Turin la *Stampa* reçoit l'avis de Rome que, à la suite de l'accord intervenu entre les gouvernements français et italien, le commissariat de l'émigration a commencé à délivrer leurs passeports aux premiers ouvriers qui se rendent en France pour travailler à la production des munitions et à d'autres travaux de caractère militaire. Un premier groupe d'ouvriers, de maçons, de terrassiers et de charretiers, partis du Piémont, se trouvent déjà à destination, dans une localité où l'on doit construire une grande poudrerie.

Le commissariat de l'émigration est une des institutions des plus originales de l'Italie; de son siège central, qui est à Rome, de ses inspections principales de Gènes et de Naples, ports des émigrants, il contrôle le mouvement des départs et des retours, veille à l'hygiène et à la police des paquebots qui transportent les passagers, envoie même des missions d'enquête dans tels pays d'Amérique où la main-d'œuvre italienne est recherchée. La direction des services du commissariat est confiée à des spécialistes de haute valeur qui ont, sur plusieurs questions délicates, élaboré les principes d'un code très intéressant de législation ouvrière.

A l'Académie des Sciences

M. Jordan, président, annonce la mort de M. Dodekind, correspondant allemand, dont le nom ne figure pas parmi les 93 signataires du trop fameux manifeste.

M. Bigourdan fait part à l'Académie du résultat des observations de M. Tazoma, directeur de l'observatoire de Valence, relatives à l'éclipse du 3 février. Les calculs de M. Tazoma donnent un écart moyen de trois secondes sur les calculs précédents.

M. Mouron communique une note de M. Leroy, directeur du laboratoire municipal de Rouen, sur une méthode nouvelle permettant de reconnaître la présence du chlore dans les eaux d'alimentation purifiées par l'hyperchlorite. Cette méthode consiste dans la congélation partielle de l'eau soumise à l'examen.

M. Darboux annonce que M. Pupin, sujet américain, titulaire du prix Hébert, en abandonne le montant au bénéfice des œuvres de guerre; il y ajoute une somme importante.

L'Académie se forme ensuite en comité secret.

NOUVELLES BRÈVES

Vapeur coulé par un sous-marin. — LE HAVRE. — Le vapeur *Au-revoir* a été torpillé et coulé par un sous-marin. L'équipage de l'*Au-revoir* a été sauvé par un remorqueur.

Le paquebot « Duc-d'Aumale » a rejoint Marseille. — MARSEILLE. — Le paquebot *Duc-d'Aumale*, de la Compagnie Transatlantique, est arrivé ce matin avec de nombreux passagers. Ce paquebot a été poursuivi en Méditerranée par un sous-marin ennemi et a dû chercher un refuge pendant quelques heures pour échapper à cette poursuite.

L'explorateur Sven Hedin va à Constantinople. — BERNE. — Une dépêche de Stockholm à la *Gazette de Cologne* annonce que M. Sven Hedin est parti le 25, en route pour Constantinople et Bagdad.

Un vapeur russe coulé. — LONDRES. — Une dépêche du Lloyd annonce que le vapeur russe *Petchenga* a été coulé; il y aurait 15 sauvés.

Nominations à la Société royale de géographie en Italie. — ROME. — La Société royale de géographie a nommé membres honoraires, par acclamation, l'explorateur anglais Douglas Freshfield, l'orientaliste français Henri Cordier, l'océanographe russe général Schokalski.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ».

LES JEUX DU CIRQUE à l'armée d'Orient

VATILUK (Grèce), 11 février. — Le général Bailloud vient d'être le héros — c'était hier — d'une singulière et curieuse mystification; Arsène Lupin n'y est pour rien, mais la machination porte à ce point son empreinte qu'il faut y voir l'œuvre d'un de ses meilleurs disciples. Voici du reste l'aventure :

Ceci se passait près de Vatiluk, un très modeste village de la Macédoine grecque, — quelques mesures branlantes et lézardées, autour d'une église aux toits si bas, si bas qu'ils touchent presque le sol... Près de Vatiluk court un ravin qui coupe ces plateaux désolés, et adossé à l'une de ses falaises un terre-plein surélevé. C'est là que se tenait assis le général Bailloud ayant à ses côtés le général Regnault, les colonels Salm, Schneider et quelques officiers; on devinait à ses gestes et à la mimique de son visage qu'une extraordinaire gaieté l'animait... Brusquement, apparut chevauchant à la tête de son état-major et de son escorte, un officier dont la manche s'ornait aussi de trois étoiles; il était tout de kaki habillé et son visage disparaissait aux trois quarts sous un couvre-nuque qui, du képi, retombait sur les épaules, les ailes éployées. Et les témoins de la scène purent voir alors le général Bailloud, dont le regard aigu fixait depuis quelques instants le nouvel arrivant, rire d'un rire joyeux, sincère, franc, se lever et applaudir... C'est que le général venait de voir passer devant lui, dans un défilé somptueux, un autre général, aimable et souriant comme lui, populaire comme lui, et qui pour tout dire n'était que son sosie, si frappant de ressemblance, si exact de gestes que le plus averti aurait pu s'y tromper...

Ce qui se passait? Eh! bonnes gens, tout simplement, on s'amusait.

Les "Poilus" sont volontiers satiriques

La fête s'ouvrit par une cavalcade, dont le sosie du général n'était qu'un sensationnel numéro. Reines éphémères des mi-carêmes parisiennes, inclinez-vous et jetez loin vos diadèmes, car jamais vous ne vîtes à Paris une si naturelle alliance de bon goût, d'ingéniosité, de verve et d'esprit!... D'esprit satirique surtout, car, même devenu soldat, le Français ne cesse pas d'être frondeur! Le *char des Trésor et Postes* nous le fit bien voir : sur le carapace d'une tortue gigantesque, « kolossale » gisaient quelques colis sur lesquels les araignées avaient déjà tissé leur toile; la censure, elle-même que suivait de près la presse salonicienne, ne fut pas épargnée; elle put promener à califourchon ses ciseaux de bois lamés d'argent et ses grosses lunettes, et recueillir un gros succès... mais ce n'est pas Anastasie que l'on applaudissait... Et qui comprit la bonne leçon donnée par le char du zépelin? Sous un dirigeable de carton, deux braves, entre les braves dormaient, ronflaient — à poings fermés, il est vrai, — et une pancarte rassurait le public : « Saloniciens, dormez en paix, nous veillons... »

Et puis, ce fut le cirque... oui, le cirque! Armée de pioches et de pelles, nos poilus eurent tôt fait de tailler des gradins autour d'une piste ensablée. Et rien ne fit défaut; un régisseur, en plastron et habit, assura l'exécution en bon ordre du programme; un chef de piste présenta des chevaux dont le travail est d'autant plus à admirer que leur dressage s'est fait en quelques jours; des acrobates alternèrent avec des clowns grotesques, dont les farces endiablées et l'interminable verve nous éloignèrent momentanément des préoccupations de la vie militaire; l'un démontra que les oies ne sont pas si bêtes qu'on le prétend, et en fit évoluer quatre très savantes; l'autre fit « chanter » un délicieux petit cochon; un troisième, n'oubliant pas que Triboulet, son ancêtre, avait pour habitude de jeter aux rois quelques vérités sévères, ne voulut pas manquer à la tradition. Voici comment :

Un brave soldat qui s'en va clopin-clopant sous le fardeau de lourdes enveloppes qu'il porte sous le bras, interroge d'une voix mourante :

— Karasouli? Est-ce encore bien loin?

— Environ vingt kilomètres...

Et notre voyageur de s'écrouler... On s'empresse, on examine ses enveloppes qui portent ces suscriptions : « Intendance, Génie, Parc, Brigade, Division, Situation de cinq jours, etc. »

Le clown, alors de s'indigner :

— Comment? des paperasses, des paperasses!

Mais vous oubliez donc que nous sommes en guerre. De la paperasserie! Retournez, mon brave, et dites à qui vous envoie qu'en temps de guerre on porte un fusil, et c'est tout...

Au total ce fut une bonne journée, dont j'ai tenu à marquer les fastes. Et puis ne prouve-t-elle pas qu'il y a, ici, après des mois de guerre, après des mois d'éloignement de la France, de l'entraînement de la bonne humeur, et ces qualités se retrouvent avec autant de bonheur le jour où fusils, mitrailleuses et canons reprendront leur concert interrompu.

Jules Haag.

LE GOUFFRE DES FRETS

Après l'agitation récemment menée par la presse autour de l'angoissante question des frets, on est surpris du silence qui règne ces jours-ci à cet égard. Depuis qu'une dépêche annonça, il y a quelque temps, une baisse de 12 à 15 shillings sur les frets de Newcastle pour l'Italie, et de 3 shillings sur les frets de la même région pour les ports français de l'Océan, la plus douce quiétude semble s'être établie dans le public, sans qu'on sache d'ailleurs si les sphères gouvernementales partagent cet optimisme.

Tous ceux qui touchent de près ou de loin au commerce maritime savent cependant que rien n'est changé et que le problème se dresse toujours aussi menaçant. Dans le déséquilibre universel des frets, une légère amélioration s'est fait sentir sur un point particulièrement déséquilibré : les frets de charbon de la côte est d'Angleterre et aussi ceux de l'Ecosse se sont mis à peu près à la parité de ceux du principal marché des frets de charbon, celui de Cardiff. Certains excès dans l'extravagance ont disparu, mais l'extravagance reste encore la règle.

Un sentiment existe dans le public, d'une manière plus ou moins vague et plus ou moins justifiée, suivant lequel la solution du problème des frets dépend de notre alliée, l'Angleterre, maîtresse des mers. Le fait récent qu'une situation devenue intolérable pour nos alliés d'Italie s'est améliorée à la suite de certaines démarches officielles faites par ceux-ci à Londres semble corroborer ce sentiment. Il serait long et délicat de rechercher quel degré de corrélation peut exister entre ces démarches et les mesures qu'elles provoquent d'une part et l'amélioration constatée d'autre part, ou à quel degré au contraire cette amélioration n'est que le retour à des conditions purement économiques plus particulièrement troublées dans le passé immédiat. Mais ce qu'on peut affirmer sans hésitation, c'est que l'empire des mers ne signifie nullement la maîtrise du marché des transports maritimes, et que cet élément formidable du renchérissement de la vie qu'est la hausse inouïe des frets pose un problème aussi hérissé de difficultés pour le gouvernement britannique que pour aucun autre, problème dont il serait de la dernière puérilité de lui demander la solution en un tournemain.

Un de nos plus grands journalistes, assez timide-ment d'ailleurs et sans y insister, exprimait récemment l'avis que cette solution pouvait être dans la réquisition générale du tonnage sous pavillon britannique. Tous les gens compétents, au contraire, exprimeront l'opinion que plus on réquisitionnera et moins on pourra rendre au marché libre le tonnage considérable déjà plus ou moins judicieusement employé ou contrôlé par les administrations publiques, et plus la situation empirera.

La vérité est que si la hausse des frets enrichit un certain nombre d'armateurs appartenant aux nations alliées, qui ont pu échapper à la réquisition ou qui peuvent allègrement supporter la taxe anglaise sur les bénéfices de guerre, ce sont principalement, comme je l'ai déjà signalé (1), les armateurs des pays neutres qui voient leur industrie se transformer en un Pactole dont aucun n'eût jamais osé rêver.

Les pavillons neutres qui prennent la part la plus appréciable au trafic mondial sont les pavillons scandinaves et le pavillon espagnol. Le tonnage en poids, exploitant ce trafic, peut être évalué comme suit pour les divers pavillons de ces nationalités : Norvégien, 2.300.000 tonnes, suédois, 1.200.000 tonnes, danois, 1.000.000 de tonnes; soit environ 4.500.000 tonnes pour les pavillons scandinaves, et environ 1.100.000 tonnes pour le pavillon espagnol, en tout 5.600.000 tonnes.

Personne du métier ne me contredira si j'affirme qu'en moyenne et au bas mot chaque tonne de portée en lourd rapporte, à l'heure actuelle, à ses armateurs, un bénéfice anormal de 40 francs par mois. C'est donc une somme mensuelle, estimation modeste, d'environ 225 millions, que reçoivent les seuls armateurs de quatre nations neutres, non pas, je le répète, en frets bruts comportant la charge de tous les frais d'exploitation, mais en bénéfices exceptionnels résultant des circonstances créées par la guerre mondiale, circonstances dont la principale est l'appauvrissement des belligérants.

On conçoit qu'en présence d'un aussi redoutable phénomène, une vive campagne soit menée en Angleterre, campagne à laquelle a donné son adhésion un corps aussi sérieux et compétent que la Chambre de commerce de Cardiff (2), pour inciter le gouvernement à des mesures « drastiques » comme disent nos amis d'outre-Manche, tendant à limiter le drainage de nos ressources au bénéfice des marines de commerce neutres, qui accumulent des capitaux capables, au lendemain de la

paix, de doubler ou tripler leur flotte, cependant que nous peinerons pour payer nos dettes.

Le gouvernement britannique semble hésiter devant la responsabilité de se mettre en insurrection contre la loi de l'offre et de la demande : non pas, sans doute, au point de vue des principes, car, en temps de guerre on ne se demande plus si les infractions économiques sont saines, mais simplement si elles peuvent être momentanément efficaces au point de vue pratique. Cependant, beaucoup de bons esprits, et je viens d'en citer, considèrent qu'en présence d'une demande troublée et surexcitée par une intervention militaire, le seul moyen de calmer les résistances et les convoitises de l'offre est une intervention fiscale.

On a vu que 20.000 navires étrangers prennent annuellement des cargaisons de charbon en Angleterre. Tout le monde sait que le marché des frets de charbon domine tous les autres; des navires affectés aux gros transports vivent principalement du trafic des charbons anglais; beaucoup d'entre eux, même, en vivent exclusivement, retournant toujours sur lest et ne prenant jamais de frets de retour; à l'heure actuelle surtout ces frets de retour, minerais, poteaux de mines, phosphates, etc., ne forment qu'un appoint dont le rendement net reste, pour les armateurs, de cent pour cent inférieur à celui des frets de charbon. On a donc le droit de penser que des mesures limitant le bénéfice tiré par les armateurs, d'une part, de tous les transports à destination ou en provenance des ports alliés, de l'autre, de tous les transports de charbons, même pour les ports neutres, les verraient forcés d'abandonner ce que ces bénéfices ont de déraisonnable et de scandaleux, car on se demande vers quelques sources inconnues de trafic ils pourraient se retourner pour trouver l'emploi de leurs navires, sans se faire sur les marchés secondaires de frets une concurrence de nature à réduire leurs gains à néant ou, en tout cas, à les ramener bien au-dessous de ce que tout le monde est prêt à leur laisser.

Dans un prochain article, j'examinerai les moyens pratiques de réaliser cette limitation des bénéfices sur les frets.

Maritimus.

Les auxiliaires de la classe 1917 vont passer leur première contre-visite

Par une circulaire du 23 février, le ministre de la Guerre prescrit de soumettre dans le plus bref délai à l'examen d'une commission spéciale de réforme tous les auxiliaires de la classe 1917 qui n'auraient pas été contre-visités depuis les conseils de révision de mai-juillet 1915.

Cette mesure est édictée en application de la loi du 17 août, dite loi Dalbiez. La classe 17 n'était pas, il est vrai, mobilisée au moment de la promulgation de cette loi, mais il n'est pas douteux, estime le ministre, que l'intention du législateur, en adoptant les termes généraux du premier alinéa de l'article 3, n'ait été d'atteindre tous les hommes du service auxiliaire mobilisés ou à mobiliser au cours de la guerre.

Nouvelles parlementaires

Le nouveau service des inventions

M. Painlevé, ministre de l'Instruction publique et des Inventions intéressant la défense nationale, a été entendu par la commission du budget sur les crédits relatifs au service des inventions. Il a donné des renseignements complets sur l'organisation et le fonctionnement de ce service. La commission a voté à l'unanimité les crédits demandés.

Elle a ensuite commencé l'examen des douzièmes provisoires du deuxième trimestre. Elle a adopté les crédits proposés par le gouvernement en conformité des indications données par le Parlement à l'occasion des douzièmes provisoires du premier trimestre, pour les budgets de la marine marchande, de la justice, des conventions, de la Légion d'honneur, de l'aéronautique militaire et de l'intérieur.

DANS LE PARTI SOCIALISTE

LE CAS DE M. GUSTAVE HERVÉ

Le Conseil fédéral socialiste de la Seine, dont nous avons annoncé hier la réunion, a renvoyé devant le Conseil national du parti la demande de « contrôle » visant M. Gustave Hervé, dont il était saisi par la section de Saint-Denis (Seine).

Si le Conseil national prend cette demande en considération, il devra, aux termes des règlements du parti socialiste, en saisir la Fédération de l'Yonne, dont fait partie le directeur de la Victoire, et au devant de laquelle ce dernier sera appelé à fournir des explications.

Rappelons que M. Gustave Hervé avait été l'objet, l'an dernier, d'une procédure analogue qui n'avait abouti qu'à la ratification, par le Congrès national, de la décision à la commission administrative permanente du parti.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

Pour faire suite à "J'accuse"

La brochure d'Hermann Fernau

GENÈVE. — Les Allemands continuent à formuler des critiques contre leur pays. Ils lui trouvent des défauts qui ne cessent de grossir. La *Deutschland über alles* ne constitue plus un dogme intangible. La faillite de l'esprit de domination et de conquête n'a pas encore été prononcée, mais nous en recueillons les signes avant-coureurs dans les écrits de tous genres publiés par les intellectuels allemands. Beaucoup d'auteurs essayent, si ce n'est de justifier, du moins d'atténuer les responsabilités de leurs compatriotes. C'est ainsi que, sous le prétexte de donner des éclaircissements sur la question de responsabilité traitée dans le livre *J'accuse!* un nommé Hermann Fernau vient de faire paraître à Zurich une brochure intitulée : *révisément parce que je suis Allemand!* Que dit-il, avec infiniment de prudence, dans un style cauteleux, plein de réticences, en attendant la parution de la traduction française à laquelle il travaille actuellement :

« ...Devrait-il y avoir au vingtième siècle un gouvernement qui ose encore se proclamer infail-
lible et ériger des principes de foi qui font traiter le bourgeois qui ne les observe pas de « gredin sans patrie » ? Cela ne doit pas, cela ne peut pas être. Justement parce que je suis Allemand, je ne voudrais à aucun prix placer ma patrie au-dessus de la Vérité.

« Le Droit doit rester le Droit; au delà, toutes les patries du monde ne peuvent que courir au précipice.

« Le premier devoir de tout patriote est d'être assez courageux pour contribuer au triomphe de la Vérité et du Droit.

« Ce serait un bien mauvais médecin celui qui, pendant une opération, se laisserait accabler par le dégoût. Et ce serait un patriote bien lâche celui qui chercherait à couvrir par des « hourras! » sa peur de faire des découvertes désagréables. Le vrai patriote allemand veut une patrie grande, libre et pacifique. La Vérité pour lui n'est pas un sujet prussien, et le Droit n'est pas une dictée de fonctionnaire royal prussien.

« Il ne se déguise pas en bouffon pour attirer les regards. Il aime et défend sa patrie sans vouloir traîner celle des autres dans la boue.

« Il exige que son pays reste en harmonie avec les lois de la civilisation, de l'humanité et du droit. Il ne pourra véritablement l'aimer que de cette façon. »

Et, finalement, Hermann Fernau conclut comme suit :

« 1. La guerre moderne est un crime et ceux qui l'ont déchaînée sont passibles des peines les plus sévères.

« 2. Le crime en question a été perpétré du 29 juillet 1914 au 1^{er} août 1914. Les prétextes ne sont ni l'occurrence d'aucune valeur.

« 3. Jamais la fantaisie humaine ne pourra excuser ce que l'auteur de *J'accuse* qualifie de catastrophe européenne et qui est un gigantesque crime qui bouleverse l'Europe moderne. Le prétexte de la guerre préventive ne mérite pas qu'on s'y arrête. C'est une marque faite au fer rouge pour les criminels ou pour ceux qui le deviendront.

« 4. La guerre n'a jamais été voulue que par une seule personne et non par plusieurs.

« 5. Il faudra que l'enquête soit faite au nom de l'Europe et de la conscience du droit universel des peuples sans se préoccuper de questions patriotiques ou de sentiments du même genre.

« 6. Le bien des peuples est la seule base possible de la discussion future et son but le plus élevé.

« Aussitôt après le procès sur la responsabilité de la guerre nous réussirons à avoir une Europe basée sur une organisation pacifique. Ceux qui préconiseront une telle organisation sans demander la punition des coupables; ceux qui sont capables de demander cette punition et qui ne l'ont pas fait jusqu'à présent seront tout aussi incapables d'empêcher la guerre.

« Je réclame cette punition au nom des millions d'êtres humains qui sont tombés dans cette horrible guerre et de ceux qui tomberont sans doute encore; au nom de la tranquillité publique et de la sécurité européenne; au nom de la culture et de la civilisation du globe terrestre; au nom du Droit éternel des peuples.

« Je réclame cette punition précisément parce que je suis Allemand. »

Mais la punition de qui?... Hermann Fernau a-t-il peur en le nommant de clouer au pilori le véritable coupable ou veut-il essayer de donner le change? Constatant que la patrie est perdue, voudrait-il tenter un rapprochement avec ses ennemis en n'accablant pas trop ses amis d'hier, d'aujourd'hui et de demain?

J'avoue que ce bloc enfilé ne me dit rien qui vaille!

LES CONTES D'EXCELSIOR

Quim, berger du Canigou

Quim n'était jamais descendu de la montagne. Il devait y avoir vingt ans de cela, qu'un soir, après les vendanges de la plaine, quand les femmes, leur paye serrée dans un coin de mouchoir, regagnaient la frontière, pieds nus et chantant des airs d'Espagne, Sennen, le vieux berger, entrant dans la « paillière » où elles avaient dormi, entendit un faible vagissement. Il se pencha et vit un tout petit enfant abandonné, emmaillotté dans un tablier de cotonnade. Il le prit dans ses bras, et, sur le seuil de l'étable, entouré des moutons qui se bousculaient en levant la tête, avec son grand manteau brun, sa « barretine » rouge posée sur ses cheveux blancs, sa barbe vénérable et sa face embarrassée et souriante penchée sur ce petit, il ressemblait à un berger de Nativité.

L'enfant criait. Alors, Sennen s'approcha d'une brebis, écarta les agneaux serrés contre elle, et colla la petite bouche affamée à la mamelle bienfaisante.

Le lendemain, le berger porta l'abandonné au « mas » voisin, et comme le village était loin et que la métayère avait plusieurs enfants, elle garda celui-ci, qui, mis sous la protection de saint Joachim, s'appela Quim.

Il grandit, un peu simple et contemplatif. A dix ans, Sennen l'emmena avec lui pour lui apprendre à surveiller les moutons, et trois ans après, quand le vieillard mourut, Quim était déjà le meilleur berger de la montagne. Il ne descendait guère au « mas » que cinq ou six fois par an, et il arrivait toujours le soir, à l'heure de la soupe. Le soleil couchant étincelait dans le carreau d'une petite fenêtre, et les poules alignées sur la branche basse d'un figuier battaient des ailes contre les feuilles avant de s'endormir. Par la porte entr'ouverte, il voyait fumer les assiettes sur la table, il avait un peu peur... alors, il entra, silencieux, le front en avant. Le premier qui l'apercevait disait : « Té, voilà Quim ! », et les autres se contentaient de lever la tête.

Il répondait par monosyllabes aux questions du métayer, et il mangeait son assiette « d'ouillade » les yeux baissés, mâchant lentement le lard savoureux dont il n'avait pas l'habitude...

Il repartait à l'aube, un gros pain rond sous le bras, heureux de se retrouver seul. Il jetait un coup d'œil dans la vallée : les pentes déferlaient, rousses ou mauves, semées de taches blanches qui étaient les « mas » et de carrés verts qui étaient les champs. Tout au fond, le ruban argenté du Tech, et, petit troupeau de maisons, tout au loin, le village où il n'était jamais allé, ayant peur des êtres et des choses. Puis des montagnes, des montagnes toujours plus hautes, comme le blanc Canigou, vers lequel il montait. Le monde s'arrêtait là-bas, sans doute ? Mais que lui importait ? Son intelligence lente et sans curiosité savait-elle autre chose que la couleur des saisons et les changements du temps ? Il était habitué, dans sa douceur animale, aux miracles quotidiens qu'il rencontrait dans sa vie solitaire : la fleur ronde de la « carline » posée sur le sol comme une étoile se fermait à l'annonce de la pluie, les éclairs du côté de l'Ampourdan précédaient l'orage ; il reconnaissait aussi les vents et leurs signes : le vent de la plaine qui souffle les journées brûlantes, la tramontane, sœur de la tempête, et le vent d'Espagne « qui apporte des puces ».

Il arrêta les moutons à mi-chemin des crêtes sauvages où le vol noir des grands aigles emporte les petits agneaux et connaissait les pentes ensoleillées où pousse le fenouil qui parfume le lait des brebis. Il savait raccommorder les pattes des bêtes tombées dans les ravins, et son silence comprenait le silence des moutons blessés que la fièvre faisait grelotter d'angoisse. Il avait aussi un chien, qui, la nuit, grognait en dormant près de lui, et qui parfois, dans l'obscurité, léchait doucement sa main, d'une langue chaude et fidèle.

Il n'était jamais descendu de la montagne.

Maintenant, Quim est à la guerre.

Comment ? Pourquoi ? Il ne sait pas.

Tant de choses s'embrouillent dans sa cervelle obscure : le départ, des gens qu'il ne comprend pas, le train, la caserne où il a fait les gestes des autres, imité les autres, épouvanté, silencieux... Vaguement, il croit savoir qu'il faut se battre avec des êtres haïssables qui voulaient, eux, battre la France. Mais lui, Quim, pourquoi est-il là ? La France est-elle la montagne, la douce montagne où personne ne venait jamais, et qui était à lui seul... Ah ! qu'on lui rende sa montagne, son troupeau, son chien fidèle... Accroupi dans la tranchée humide, il fait un rêve qui

remplit ses yeux de larmes bienheureuses : s'enfuir loin, loin de ce pays qu'il ne connaît pas, revoir le sien...

Il y a là-bas deux ou trois fermes bombardées, sur une petite colline, un semblant de montagne dont la vue exaspère Quim. Tout à l'heure, il faudra monter à l'assaut, aller, s'il le faut, se faire tuer pour cette toute petite montagne qui n'est pas à lui.

Non, Quim ne veut pas, il veut s'en aller, profitant du tumulte, il se sauvera...

Ils sont arrivés au sommet de la petite crête, près des fermes blanches. Beaucoup sont tombés, mais d'autres grimpent, s'acharnent. Quim, hagard d'horreur, hésite, se retourne... Soudain, une porte crevée vole en éclats et, ô miracle qui bouleverse le berger plus que la mitraille, des moutons enfermés là sortent en se bousculant, se soulevant, affolés, les uns sur les autres... un troupeau blanc se répand sur le versant de la colline, et un instant l'odeur chaude des bêtes couvre celle du carnage.

De là-haut, des casques à pointe, des baïonnettes dévalent... les moutons, à présent, serrés les uns contre les autres, gisent presque tous, tachés de sang...

Alors, hurlant de rage, Quim se précipite, et son cri électrise les autres : « En avant ! » Il tombe, il se relève, et blessé, farouche, il devient le plus beau, le plus terrible des combattants... « En avant ! », il râle, il se traîne sur les genoux avant de retomber pour la dernière fois.

Quim va mourir. Il est là, couché par terre, face au ciel, et il rayonne d'avoir compris ce qu'il vient de faire... N'a-t-il pas défendu ce qu'il aimait : ces moutons, pareils à ceux de son troupeau ; cette colline, petite sœur du Canigou lointain, cette terre, prolongement de sa terre ?... Et Quim, fermant les yeux pour mourir, sourit de savoir que la France, qu'il ne connaissait pas, c'est la vallée de là-bas, la couleur des champs, le « mas » catalan à la petite vitre incendiée de couchant et le bercail nocturne où le vieux chien léchait sa main d'une langue chaude et fidèle...

Ainsi mourut Quim, le berger du Canigou, qui n'était jamais descendu de la montagne.

Jeanne Nérél.

LA PREMIÈRE CULOTTE

On met aujourd'hui les garçons en culotte de très bonne heure ; quelques mamans continuent à habiller leurs petits bonshommes de blouses russes jusqu'à deux ans et demi ou trois ans, mais c'est assez rare, et dès quinze ou dix-huit mois les bambins arborent leur première culotte. Ces petits vêtements sont souvent d'une amusante fantaisie, et les mamans, qui jouent encore à la poupée en habillant leurs fils, s'ingénient à trouver mille manières nouvelles de les parer.



Costume de serge blanche et pongée bleu et blanc.

Voici un amusant modèle de costume que vous pourrez, mamans coquettes et habiles, confectonner vous-même. C'est une culotte à pont en serge blanche, un petit corsage et une ceinture de même tissu sont fixés après cette culotte. Le corsage est boutonné sur les épaules, et la culotte sur les côtés, par des boutons de nacre. La blouse est en pongée à carreaux bleus et blancs, un peu de soutache bleue rehausse les bords du corsage, de la ceinture et des poches, car il ne faut pas surtout oublier les poches !... Le chapeau en même tissu complète bien ce petit vêtement ; pour l'été, ce même costume en piqué avec blouse de zéphyr, en grosse toile avec chemisette de linon ou de batiste, ou même en toile de Vichy, pourra être reproduit à plusieurs exemplaires et faits très économiquement à la maison.

Jeanne Farmant.

Enfant broyé par un tramway

Hier, dans l'après-midi, à Joinville-le-Pont, un terrible accident s'est produit rue Chapsal.

Le jeune Louis Fraissais, âgé de huit ans, dont les parents demeurent rue du Pont, traversait les rails du tramway de l'Est-Parisien, quand il fut renversé par un des lourds véhicules.

Le malheureux enfant fut affreusement broyé. Le commissaire de police de la localité a ouvert une enquête afin d'établir les responsabilités.

La littérature aux armées

Nous poursuivons ici le dépouillement du courrier de nos correspondants, hommes de lettres au front, à qui nous avons demandé de nous renseigner sur leurs travaux futurs et leurs impressions présentes.

De Burnadza (camp retranché de Salonique), M. Georges Martin — aspirant G. Israël — nous envoie ce billet :

J'estime qu'on doit partir pour la guerre avec l'idée du sacrifice total, c'est-à-dire résigné à n'en point revenir. Tout « projet d'écrivain pour le temps de paix » me paraît donc, en ce moment, un peu futile. Cependant, si le dieu des armées me fait grâce, je retrouverai, à ma rentrée à Paris, un livre ébauché sur Mme Aurel et une pièce à peu près achevée qui s'intitulera peut-être : *D'où revient-il ?* En outre, j'ai l'idée d'écrire une *Psychologie du combattant*. Mais c'est bien ambiteux.

Voilà un poilu qui travaille et ne chôme pas : c'est Philippe Courcel (le poète-chansonnier Paul Clérone), directeur-rédacteur en chef de la revue du front *Marmitta* (267^e d'infanterie).

Il vient d'achever une fantaisie-opérette en un acte, la *Fiancée du sergent-major*, dont la musique sera signée par le compositeur Etchecopar. Il se propose de continuer, dès sa rentrée, une série de chansons satiriques, et il a — simplement, une paille ! — en préparation :

Les Etapes douloureuses (souvenirs et récits de la retraite de la Marne) ;

Petits Contes de la grande guerre, 1 volume prose ;

Tableaux de guerre, notes et impressions ;

Quelques mots sur... ! un volume gai de fantaisies et monologues ;

Le Secret du nombril d'argent, roman fantaisiste comico-policié ;

Sans compter, au théâtre :

Le Grand Nicaise, opérette en trois actes ;

L'Appel du gouffre, drame en deux actes.

Léon Vannot, l'auteur de *l'Adolescence inquiète* et du *Triomphe de l'Harmonie*, membre du comité de la Société des poètes français, restera fidèle à la poésie et vraisemblablement n'écrit pas sur le « thème direct » de la guerre.

On ne pense pas beaucoup ici à la « littérature », nous écrit-il. Pourtant jamais la poésie ne m'a paru plus vivante et ne m'a semblé plus nécessaire.

Je continuerai sans doute à écrire des poèmes, des essais, peut-être même des romans. Mais je doute que la guerre actuelle en soit le thème. C'est indirectement, par l'afflux des sensations neuves et des images imprévues qu'elle nous aura révélées, par l'intime correspondance où elle nous aura forcés à vivre avec la nature, qu'elle aura surtout agi sur nous ; je peux dire, en tout cas, sur moi. C'est le bénéfice principal, qu'au point de vue littéraire j'en aura retiré.

Au point de vue de notre développement intellectuel, elle aura posé devant nous tant de problèmes, que même si l'on n'écrit pas sur la guerre, on gardera cependant au fond de nous-mêmes tout un monde jusqu'ici inconnu de pensées et de réflexions qu'elle nous aura révélées. Elle nous aura enseigné des vertus nouvelles. Elle aura labouré notre âme comme une terre crevasée par la mitraille, et l'aura fécondée comme une campagne arrosée de sang.

Après la guerre ? Si nous en revenons, nous nous efforcerons de faire renaitre la vie au milieu des ruines et de rendre la paix à jamais nécessaire.

Marcel-Edmond Naegelen, caporal au 124^e régiment d'infanterie, a, depuis un an, publié ça et là divers poèmes écrits dans la tranchée. Les rassemblera sous le titre : *L'Immortelle Espérance*. En un roman, *Terre de sang*, il décrira la vie et les pensées des combattants de 1915 dans les tranchées crayeuses de Champagne.

Avec ces quelques indications, il nous adresse cette page :

Ce que nous regrettions le plus, le soir, dans la tranchée, à l'heure où le rêve envahit l'âme, ce n'était pas la claire lumière de la lampe dans la chambre paisible où la famille est réunie ; ce n'était pas le sommeil de la nuit dont nous devions être privés ; ce n'était pas les parents, les frères, les amis, la femme ou les enfants aimés. Ce que nous regrettions le plus, tous, intellectuels, ouvriers ou paysans, c'était la journée perdue, la journée stérile.

En vain, nous invoquions les grands mots : « Tenir... veiller... durer... ». Nous savions que rien n'était sorti de notre cerveau engourdi par l'attente, que nos mains n'avaient modelé aucune œuvre, que nos bras n'avaient retourné qu'une terre inféconde. Nous savions aussi que nous n'avions fait aucun mal à l'ennemi et que, sur des centaines de kilomètres, les lignes étaient, un jour de plus, demeurées immobiles.

C'est cet obscur et profond sentiment de regret à voir s'écouler les jours sans créer qui poussait, l'un à faire un sonnet, l'autre à ciseler une bague, un troisième à dessiner une image des choses devenues familières. Ainsi, le soir, il restait quelque chose de nous. Notre personne éphémère et menacée, sur qui sans cesse planait la mort nous semblait se prolonger, s'éterniser en son œuvre.

Dans les tranchées, j'ai compris, mieux que jamais, que le travail est la loi et le salut de l'homme.

M. Guillaume Apollinaire nous écrit : J'ai sous presse un livre intitulé *Le Poète assassiné*, dont la mise en vente a été... retardée par la guerre. Mes projets sont encore sans titre et par conséquent ne peuvent pas intéresser pour le moment les lecteurs d'Excelsior.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMÉDIE

« Et maintenant, je retourne à mes préparatifs de voyage. » Ces mots, les derniers de la *Figurante*, prononcés vendredi soir par Féraudy, n'étaient plus, cette fois, une simple fiction théâtrale. Féraudy quittait bien la scène pour aller boucher sa valise. Il ne reparaitra rue de Richelieu qu'au commencement du mois d'avril. Avant la guerre, je me suis élevé avec force contre les voyages individuels des sociétaires. Aujourd'hui, je m'attriste de la nouvelle fugue du brillant comédien qui délaisse ses rôles et ses camarades, afin de « travailler » pour lui seul, à un moment où la collaboration de tous les associés est indispensable si l'on veut seulement obtenir un résultat moyen. A ces heures graves chacun devrait se considérer comme mobilisé à la place où son devoir l'a mis. Fausser compagnie à sa « Société », pour satisfaire des besoins, légitimes sans doute, mais personnels, est une action si pénible à mes yeux, surtout lorsqu'elle émane d'un artiste aimé, que je me contente de la signaler sans commentaires, laissant à la conscience de chacun le soin d'apprécier.

En outre, ce départ, celui-là définitif, hélas! Louis Delaunay jouera ce soir à la Comédie pour la dernière fois. Engagé le 1^{er} mars 1896, il débuta le 17 mai dans *Aleste* du *Misanthrope*; il termine ce soir 29 février 1916 sa vingtième année de services, et va nous dire adieu en interprétant *Archis de la Fontaine de Jouvence*. Dimanche, il avait joué : l'après-midi, des *Targettes de l'Ami des Femmes* — devant une salle comble qui a produit une recette sensiblement supérieure à 6.000 francs — le soir, *Bellac du monde où l'on s'ennuie*, à côté de Numa qui reprenait Paul Raymond. Tous les amis de la Maison regretteront sincèrement la retraite prématurée de Louis Delaunay; il aurait pu rendre encore de nombreux et importants services à la Comédie, où il a très dignement porté un nom si glorieusement illustré par son père.

Samedi 26 février, en matinée, on a célébré le 114^e anniversaire de la naissance de Victor Hugo. La représentation a eu lieu devant un public trop clairsemé; cela tient à la composition du programme. On a abusé depuis dix-huit mois des répétitions, et les actes isolés, détachés des grandes pièces, ont peu d'attrait pour quantité de gens. Cette réserve faite, j'ai grand plaisir à constater le franc succès de tous.

On a commencé par des poésies qui ont fait acclamer Mlle Madeleine Roch, toujours si angossante dans *l'Aigle du Casque*, dont elle conserve la grandiose beauté d'héroïque légende; Mlle Bovy, si fine, si fûtée; Leitner, Jacques Fenoux, René Rocher, Mmes Ducos, Valpreux, Colonna Romano. Mme Dussane, dont le travesti très pittoresque prouve que « peuple » n'est pas synonyme de « commun », a chanté avec esprit et élan la chanson de Gavroche. Ces poésies et chants ont été exécutés devant la toile de fond du décor du 2^e acte de *Riquet à la Houppe*.

Puis Albert Lambert fils, Paul Mounet et Mme Lara ont joué, aux applaudissements de la salle entière, le 5^e acte de *Ruy Blas*, suivi, après un entr'acte, du 4^e acte de *Marion Delorme*, avec Raphaël Duflos, superbe et magistral Louis XIII; Silvain, émouvant Nangis; Berr, malicieux L'Angély, et Mme Bartet, chaste et touchante Marion.

Enfin nous arrivons au *Couronnement poétique*. La cérémonie est ainsi réglée : au lever du rideau, sur un rocher, à gauche, se dresse le buste de Victor Hugo; d'un côté est assise Mme Lara, de blanc vêtue; de l'autre, se tient debout Mme Weber, en noir, les bras nus; auprès du rocher, Mme Bartet. Les trois femmes tendent une palme vers le poète. L'orchestre dans la coulisse joue un *Hymne à Victor Hugo*, de M. Camille Saint-Saëns; les artistes vont défiler devant le buste et déposer chacun une palme. La marche est ouverte suivant l'usage par les derniers venus : René Rocher et Mme Dux; puis de Max... et Mme Colonna Romano, dont les débuts remontent à 1913. Dès ce moment l'ordre est rompu, les acteurs se présentent au petit bonheur, sans toutefois que l'on mêle pensionnaires et sociétaires; mais comme le nombre des artistes des deux sexes ne s'équilibre pas, nous voyons dans ce défilé, tantôt une femme et un homme, tantôt deux femmes, tantôt deux hommes. La plupart sont en costumes, le plus souvent choisis dans les pièces de Hugo, quelques-uns dans les classiques. Quelques absences. Une est pour nous douloureuse. Nous espérons que le cher et vénéré doyen pourrait venir recevoir les hommages et les vœux de ses admirateurs; le mal le retient loin de la Maison! Raphaël Duflos, qui pourtant vient de jouer Louis XIII, ne se montra pas à la cérémonie. J'enregistre les défections de MM. de Féraudy, Grand, Mmes Kolb, Sorel, Cerny, Piélat, Robinne.

A la fin du défilé, Mmes Guintini, Delvair, Louise Silvain et Madeleine Roch entrent ensemble. Chacune tient à la main le drapeau d'un pays ami qu'elle représente : Russie, Italie, Belgique, Angleterre. C'est l'hommage des Alliés à notre grand Hugo. Des morceaux de Lermontov, Gabriele d'Annunzio, Emile Verhaeren, Charles Swinburne sont dits par les vibrantes tragédiennes, chaque poème étant précédé de l'hymne du pays dont les artistes nous offrent le vivant symbole.

Puis nous revenons au *Couronnement* « ordi-

naire » : Mme Weber déchaîne l'enthousiasme en disant : « Ce siècle avait deux ans. »; Mme Lara soupire *Mon Ile*; enfin Mme Dussane, joyeux Gavroche, entre en scène escortée de soldats et chante le *Chant du départ*, que tous reprennent en chœur au milieu de l'enthousiasme général.

... Et je songe à ces oppositions que Hugo aimait tant! Au moment où sur nos frontières nos jeunes hommes soutiennent héroïquement un choc formidable et refoulent un puissant ennemi, nous glorifions ici avec une apparente sérénité, malgré l'angoisse de nos cœurs, un des plus grands génies de l'humanité! C'est bien du peuple français que Hugo pouvait dire :

Vague qui broie un trône et qui berce un tombeau.

Emile Mas.

Dernières. — *Madame Sans-Gêne*, avec Mme Réjane, n'aura plus que sept représentations. Le jeudi 9 mars, répétition générale de 1914-1915, pièce en trois actes de M. Maurice Soulié avec Mme Suzanne Després dans le rôle principal.

C'est changé. — Trianon-Lyrique modifie comme suit ses spectacles de cette semaine : ce soir mardi, le *Pré aux Clercs*. Mercredi à 8 h. 1/4, le *Barbier de Séville*. Jeudi soir, *Fils d'Alsace*; en matinée, *Rip*. Pour le reste, pas de changement.

Théâtre Antoine. — Vendredi prochain, à 2 h. 1/2, répétition générale, à bureaux ouverts, au profit des Aveugles de la Guerre, de *Nono*, pièce en trois actes de M. Sacha Guitry avec Mme Charlotte Lysès, Sacha Guitry, Victor Bouchez, Palau et Mme Ferrel. Le spectacle commencera par : *Où allez-vous ce soir?* de M. Albert Willemetz.

Au Gymnase. — *Les Deux Vestales* quitteront l'affiche la semaine prochaine. L'amusante comédie de M. Félix Maquet n'aura plus que dix représentations, y compris deux dernières matinées, celle de dimanche prochain et celle du 7 mars, à l'occasion du Mardi Gras.

A l'Apollo. — Etant donnée l'affluence des demandes des exposantes de la *Cocarde de Mimi Pinson*, M. Maillard, directeur de l'Apollo, d'accord avec M. Charpentier, a décidé de donner deux représentations de gala. La première, qui a lieu ce soir, sera offerte aux exposantes de la couture et de la mode, et la deuxième, fixée à vendredi, sera réservée aux exposantes des fleurs et plumes ainsi qu'aux ouvrières récompensées.

Aux Concerts Colonne-Lamoureux. — Dimanche prochain, à 3 heures, salle Gaveau, vingtième concert Colonne-Lamoureux avec le concours de Mlle Lucienne Bréval, de l'Opéra, et de Mme Caponsacchi-Geisler. Le programme, consacré aux Symphonistes français, se composera de :

Rédemption, interlude symphonique de César Franck; *Mater Dolorosa*, fragments de la 8^e Béatitude, interprété par Mlle Lucienne Bréval; 2^e Symphonie en mi mineur, d'Henri Rabaud; *Au temps des Illas*, mélodie d'Ernest Chausson, chantée par Mlle Lucienne Bréval; *Concerto en ré*, pour violoncelle et orchestre, joué par Mme Caponsacchi-Geisler; *L'apprenti sorcier*; *Scherzo*, pour orchestre, de Paul Dukas. Le concert sera dirigé par M. Gabriel Pierné.

Ceux qui s'en vont. — Nous apprenons la mort de M. Albert Geloso, le réputé violoniste. M. Geloso, qui était né à Madrid en 1863, avait fait ses études au Conservatoire de Paris. Après avoir été soliste aux concerts Pasdeloup, Colonne et Lamoureux, il avait abandonné son pupitre pour se livrer à la carrière de virtuose et de professeur. Il s'était fait entendre avec succès, en fin décembre 1915, aux Concerts Lamoureux.

De Monte-Carlo. — La nouvelle saison lyrique de Monte-Carlo s'est ouverte samedi, sous le haut patronage de S.A.S. le prince Albert, et sous la direction de M. Raoul Gunsbourg avec le *Démon*, de Rubinstein. Le poème de Lermontov, de haut symbolisme, d'émouvante humanité et de belle envolée lyrique, a fourni à Rubinstein l'occasion d'écrire son ouvrage capital, qui demeure l'un des plus magnifiques joyaux du trésor musical de Russie.

La nouvelle saison de l'Opéra de Monte-Carlo ne pouvait mieux être inaugurée que par cette œuvre essentiellement russe. Le succès en fut très grand. Pour l'immense majorité du public, cette soirée était la révélation d'une pièce de toute beauté.

La réalisation scénique, l'interprétation et la mise en scène furent dignes de l'œuvre et, comme elle, vraiment religieuses. Les rôles étaient tenus par des artistes de l'Opéra Impérial de Russie; il faut citer hors de pair : M. Baklanoff, baryton de voix splendide et qui fut un « démon » de grande allure et de puissant effet, et Mme Krucensky, admirable cantatrice et tragédienne fort pathétique. Signifions encore le très vif succès du délicieux ténor, M. Giorgeevsky. Mmes Lillanova, Tchepkopy, M. Mariacheff, Ternava et Rladnoff, complétaient un ensemble de la plus rare perfection. Les chœurs firent merveille; l'orchestre aussi, sous la direction de M. Léon Jehin. Les décors de M. Visconti et les décors lumineux de M. Eugène Frey furent admirés autant qu'ils furent admirables.

MARDI 29 FEVRIER

Comédie-Française. — A 8 heures, la *Fontaine de Jouvence*, *Andromaque*.

Opéra-Comique. — Relâche.

Odéon. — Relâche.

Ambigu. — A 8 h. 1/2, *Ma tante d'Honfleur*.

Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.

Athénée. — Relâche.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, 1^{er} les soirs, *Kit* (Max Dearly).

Capucines (tél. 156-40). — Relâche pour répétitions générales.

Châtelet. — Relâche.

Cluny. — A 8 h. 30, *Maitre Nénuphar*; *Si jamais je te pince!*

Déjazet. — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 30 (mat. jeudi, dim. et fêtes), *Corat et Cie*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, le *Cyclope*; *La maison dans la brume*; le *Court-Circuit*; l'*Hymne qui fut aimé*.

Gymnase. — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, *Anna Karénine*.

Théâtre Réjane. — Relâche.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Poilu*; *Hortense a dit :*

« J'en f... »

Renaissance. — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, le *Chemineau*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, le *Pré aux Clercs*.

Variétés. — A 8 h. 30, l'*Impromptu du paquetage*, la *Bonne intention*.

Vaudeville. — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de librandi di Parma.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (tél. 44-78). — 2 h. 30 et 8 h. 30 : spectacle de music-hall. 15 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, « 413 »; *Train sanitaire américain*; *Zeppelin abattu près de Revinny*.

Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Pathé. — Le passeur de l'Yser; l'Homme qui mouchait rouge (suite des *Mystères*). Vues militaires. La Folie de Rigadin.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. **Tivoli-Cinéma.** — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

COURS ET CONFÉRENCES

Aujourd'hui, 16, rue de la Sorbonne, à 4 heures, conférence de M. Tchernoff : *Sanctions pénales des abus de la guerre*.

Aujourd'hui, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine, à 5 heures, conférence de M. Hervé : *Les origines françaises de l'ethnologie*.

A la Croix Rouge (Secours aux Blessés) de Toulouse, M. Emile Deniau, conférencier de la Croix Rouge et soliste de la Schola Cantorum de Paris, donne aujourd'hui une conférence anecdotique sur l'Alsace, suivie d'auditions patriotiques, au profit des hôpitaux.

A l'Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain mercredi 1^{er} mars, à 2 h. 1/2 : *Lord Byron*, conférence par M. Jean Richepin, de l'Académie française.

Comment la Suisse hospitalière traite les prisonniers de guerre malades

BERNE. — L'état-major de l'armée suisse publie la communication suivante relative aux prisonniers de guerre malades internés en Suisse :

« L'internement s'effectue par les soins du médecin de l'armée et du service sanitaire de l'armée. Le médecin est directement responsable envers le département politique. Il désigne un certain nombre de régions ; à la tête de chacune d'elles, est placé un officier sanitaire dirigeant, qui est responsable envers lui de toutes les affaires concernant l'internement dans la région. Les officiers dirigeants assurent le contrôle sur tous les internés de leur région. Les internés reçoivent un uniforme, y compris un manteau, des vêtements de dessous et des chaussures. Les tuberculeux reçoivent en plus des couvertures de laine.

« La correspondance entre les internés et leurs parents est autorisée. Les parents sont même autorisés à séjourner dans le voisinage. Cependant, pour le moment, la collaboration des parents au traitement des internés gravement malades ou les soins donnés exclusivement par ceux-ci ne seront autorisés que dans des cas exceptionnels.

« Les internés jouissent de la franchise de port tant pour la Suisse que pour l'étranger. En vue du bien-être physique et intellectuel des internés, le médecin a, en outre, avec le bureau central « Du bien du soldat », arrêté ce qui suit : « La société suisse « Du bien du soldat » est chargée d'aménager les « Foyers du soldat », qui pourront servir des boissons sans alcool. Les services du culte pour les protestants et les catholiques sont confiés à une société suisse d'aumôniers et ceux du culte israélite à une société suisse israélite.

« La Ligue « Pro captivis » de Berne fait raccommo-der et blanchir les effets des internés. Les comités de secours des Etats voisins de Berne, officiellement reconnus, s'occupent avec nous de subvenir aux besoins des internés et de leur procurer des occupations intellectuelles ou manuelles. »

Le contrôle des passeports anglais

D'après les nouveaux règlements militaires, à partir du 1^{er} mars 1916, toute personne désirant aller de France au Royaume-Uni, soit pour y rester, soit en transit pour d'autres pays, devra présenter son passeport pour le visa nécessaire au Bureau spécial des permis, 18, rue Chauveau-Lagarde, au coin du boulevard Malesherbes, au lieu du Consulat général, 6, rue Montalivet. Toute autre affaire ou opération continuera à être traitée au consulat général comme auparavant.

En outre, les visas pour le Royaume-Uni seront accordés : 1. A Marseille, pour passagers de nationalité britannique qui débarquent des bateaux venant des ports sis à l'est de Suez et de l'Egypte, et allant directement au Royaume-Uni ; 2. A Dieppe, et 3. au Havre, pour passagers qui résident dans les départements du Pas-de-Calais, Nord, Somme, Seine-Inférieure, Eure, Calvados et Manche.

4. A Saint-Malo, pour passagers, sujets des puissances alliées, qui résident en Bretagne.

5. A Calais, et 6. à Boulogne, seulement pour ceux qui sont en possession d'une autorisation des autorités militaires leur permettant d'embarquer à l'un ou l'autre de ces deux ports pour Folkestone.

Les bureaux du Consulat général sont ouverts au public de 10 heures du matin à midi et de 2 heures à 4 heures, dimanches et jours fériés exceptés, quand les bureaux seront fermés.

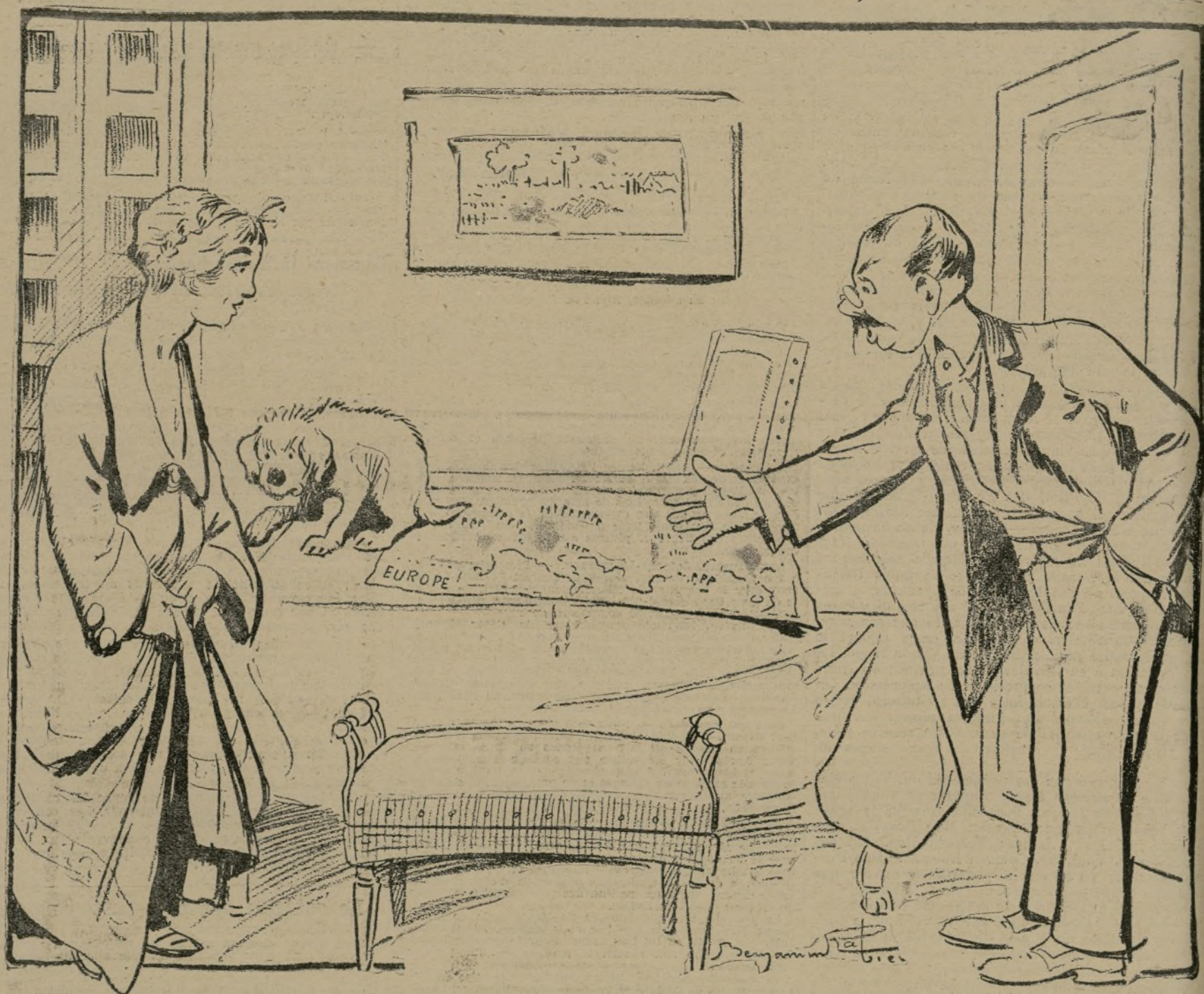
DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Le Lieutenant de vaisseau de réserve Goubiet est inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour le grade de chevalier.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE
les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

Chez le stratège, par BENJAMIN RABIER



-- Ton sale cabot a encore léché le front bulgare et fait pipi dans la Méditerranée!...

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 29 FÉVRIER 1916

L'Histoire de Janine

roman

par Jeanne de FLEURY

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

Le Monde

X.

Déjà, avant de quitter la maison, la psyché m'avait montré l'image de Janine assez séduisante. Simple, d'une simplicité savante, inspirée par le goût de maman, ma robe de tulle se drapait bien sur le fourreau de satin blanc; un seul bouton de rose relevait sur le côté quelques plis à l'antique, et deux roses pâles ornaient l'échancrure du corsage; un décolleté de circonstance, pudique et gracieux, pas un bijou, rien dans les cheveux que l'ondoiement naturel de leurs boucles rebelles.

Que j'ai trouvé amusant d'être jolie, délicieux de le lire dans les yeux de ceux qui me regardaient, et troublant de l'entendre murmurer à mots couverts!

Copyright by Jeanne de Fleury, 1916. Reproduction, traduction et adaptation réservées. S'adresser à la Société des Bains de Lettres.

Janine, seriez-vous coquette?

Au sens aimable du mot, oui peut-être, mais pas coquette vilainement, non j'ai horreur de ça! J'ai dansé le cotillon avec le lieutenant Markins. « Le lion du jour! » m'a dit tante May.

Le fait est qu'il est plutôt... beau?... Non!... Très distingué?... Non plus! Il n'est pas ordinaire, voilà! Et il se dégage de lui quelque chose d'inquiétant qui trouble un peu. Il a une politesse insolente qui vous irrite, et de soudaines douceurs qui vous désarment! C'est un danseur merveilleux, un mondain accompli, il connaît la vie, et possède la science des attitudes savantes et des mots qui séduisent! Tout cela avec l'air de n'y prendre garde.

Il faut croire que je l'intéressais; il ne m'a pas quittée de la soirée, il m'a fait la cour, je crois bien, et j'ai toujours feint de ne point le comprendre, me faisant un jeu de lui répondre de telles absurdités, qu'il a fini par laisser les grandes phrases, et s'est amusé tout de bon, m'a-t-il semblé!

Seulement, voilà! A la fin, moi, j'étais légèrement grise, grise de plaisir, de ces airs de danse, surtout de cette valse triste et douce, dont le souvenir me trouble encore!... C'était fatal!

Voyons! Voilà une jeune fille qui a passé huit années au couvent, ne voyant jamais, en fait d'hommes, qu'un vieil aumônier et un jardinier banal.

En vacances, elle vit en camarade, c'est-à-dire en se chamaillant, avec des cousins qui sont comme des frères! C'est à peine si, dans toute sa carrière de couventine, elle a aperçu quelquefois un inconnu qui est devenu, facilement, le héros de son cœur.

Eh bien! Sans la moindre transition, un beau jour, ou plutôt non, une belle nuit, on la revêt, non, on la dévêt d'une robe décolletée, on la pare

de fleurs, on la fait belle, et on permet à un charmant lieutenant qu'elle n'a jamais vu d'enlacer sa taille, et de l'entraîner bien vite dans le tourbillon affolant d'un double boston, cependant qu'un orchestre de tziganes rythme leur danse aux accents d'une musique troublante...

Et il paraît que cela est très simple, tout naturel, et que je suis une fantasque de m'en inquiéter. C'est charmant, à coup sûr, mon Dieu! Mais c'est plutôt rapide de débiter ainsi! Notre vie du couvent nous a si mal préparées à celle-là! Ah! je sens bien que je manque d'expérience, je crois même que, hier soir, j'ai dit une sottise!

Ce premier bal avait lieu chez l'oncle Pierre; on dansait à l'occasion de l'anniversaire de son mariage, tous les salons étaient décorés de camélias, fleurs préférées de sa femme.

Tout à coup, je m'aperçus que les boutons de rose de mon corsage commençaient à se flétrir, et, avisant dans le petit salon une jardinière garnie de camélias admirables, je me mis en devoir de remplacer mes fleurs fanées. J'étais seule, heureusement. Pendant que je procédais à la parure de mon corsage, l'oncle Pierre arriva.

— Que fais-tu là, jolie Janine? m'a-t-il demandé.

— Oncle Pierre, je change les fleurs de mon décolleté, et je vous vole des camélias, vous permettez?... Mes roses étaient déjà fanées! Elles avaient si chaud là, dans le creux de mon corsage!... L'oncle Pierre m'a regardée, l'air un peu stupéfait, puis il est parti d'un bel éclat de rire, et il m'a dit:

— Petit! Il est inutile de parler à tes danseurs de la température de tes serres réservées! Passe encore pour la famille!...

Et j'ai entendu que, riant toujours, il racontait à maman en passant près d'elle:

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. la princesse Arthur de Connaught, qui vient d'être souffrante, est à présent en convalescence.

INFORMATIONS

— La président de la République et Mme Poincaré, accompagnés du général Dupargé, secrétaire général de la présidence, se rendus en automobile hier, au château de Rambouillet, pour visiter l'hôpital temporaire qui y est installé.

— Esad pachà a quitté Rome hier pour Nice, où il va rejoindre sa famille.

— Le général commandant la 1^{re} division a cité à l'ordre de la division le sergent René de Zoubaloff, du 72^e d'infanterie, comme suit : « Sous-officier modèle dont la vive intelligence n'avait rien que sa mâle ardeur. Resté le dernier dans sa tranchée, a été magnifique de courage et est tombé mortellement frappé en protégeant la retraite (par ordre) de ses hommes. » Blessé une première fois le 7 septembre 1914 ; retourné au front, est tombé d'insensibilité au champ d'honneur le 25 novembre 1914.

— S. A. R. le prince Karane de Kapurthala, fils du maharajah de Kapurthala, est à Paris, retour de la Riviera, où il a fait un long séjour.

NAISSANCES

— Mme René Morel d'Arleux a donné le jour à une fille qui porte le prénom de Bernadette.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Bonnet, ancien préfet de l'Aveyron et du Gard ;

De M. Eugène Lisbonne, ancien secrétaire de rédaction du Petit Méridional, sous-lieutenant au 154^e d'infanterie, mort des suites d'une maladie contractée au front, à l'hôpital de Saint-Brieuc ;

De M. Gobreux-Dupin, conseiller général du canton d'Asfeld, décédé âgé de soixante-trois ans, sous l'occupation allemande ;

De lieutenant de vaisseau Roland Morillot, commandant le sous-marin Monge, mort glorieusement à bord de son bâtiment le 10 décembre dernier, âgé de trente et un ans, fils de l'ancien député de la Marne et gendre du vice-amiral de Marolles ;

De M. Auguste Baron, avocat, ancien bâtonnier, décédé à Nice (Alpes-Maritimes), à soixante-quinze ans ;

De Mme Henry Fauche, née Pieyre, décédée à Tamaris, mère de M. Henry Fauche, capitaine commandant au 2^e cuirassiers et belle-mère du maître Gervex, membre de l'Institut ;

De la baronne de Belloguet, née Krieg, décédée à Nice à quatre-vingt-huit ans, née à Dresde ;

De la comtesse de Lattaingnan de Ledinghem, décédée au château de La Beaune, près Roujan (Hérault) ;

De Mme Christian de La Vertuille, née de Trolong du Ru- main, femme du capitaine au 1^{er} chasseurs, au front ;

De l'abbé Joseph Collomb, premier aumônier du pensionnat des Frères de Passy-Troyennes, décédé à Paris, à soixante et un ans ;

De M. Alain de La Salle, fils du vicomte A. de La Salle, décédé subitement ;

De M. Stéphane Servant, ancien rédacteur en chef de la Revue Intellectuelle, décédé âgé de quarante-six ans ;

De M. Victor-Joseph Martin, directeur d'assurances à Nancy, décédé à Toul, à cinquante-trois ans.

LES SPORTS

AU C.E.P. DE PARIS

Le C.E.P. de Paris poursuit avec le plus vif succès sa marche ascendante. Il est en passe d'atteindre bientôt, en une année d'existence, près de sept mille adhérents qui, tous, ont pratiqué la culture physique, se sont fait des muscles, des poitrines, des jambes et des bras pour le plus grand bien du pays. Plus de cinquante terrains de sport accueillent gratuitement toute cette jeunesse.

Le ministre de la Guerre a confié au C.E.P. le soin d'enseigner la culture physique aux élèves de l'Ecole militaire de Saint-Cyr, sous la surveillance de l'autorité militaire.

AVIATION

Champ de tir pour aviateurs. — Un champ de tir de bombardement aérien va être installé dans la région de Comesse. Une demi-heure avant le commencement des

tirs, un avion survolera le terrain pendant un quart d'heure et lancera trois fusées à globe.

Il est rappelé au public qu'il est dangereux de ramasser des débris et des culots de projectiles.

AUTOMOBILE

Economisons l'essence. — La crue de la Seine paralyse le transport de l'essence, qui en majeure partie — à cause des restrictions imposées par les compagnies de chemins de fer — vient à Paris par voie fluviale, et de Rouen principalement. A Paris, les compagnies vont chercher leur essence à Rouen par de gros camions-citernes ; mais l'essence pour le public se raréfie d'autant que l'armée en absorbe des quantités. Les particuliers et les petits entrepreneurs de transports par autos vont en manquer.

Nous supplions l'administration supérieure, et notamment les directeurs de la D.M.A.P., à Billancourt, de donner des ordres sévères pour qu'on ne gaspille pas, comme on le fait journellement, l'essence dans les dépôts. En maints endroits, les conducteurs, manquant d'entonnoirs, perdent de l'essence à plaisir en faisant leur plein, sans compter les lavages des véhicules, etc.

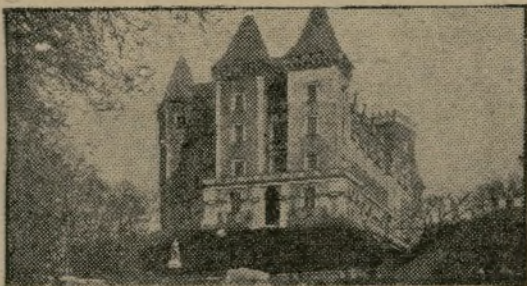
Des mesures sévères s'imposent, car la situation est très sérieuse tant que la Seine n'aura pas diminué.

"Academia"

SIÈGE PROVISOIRE : 27, RUE NICOLÉ, PARIS-PASSY
(Tél. Passy 38-69)

Les réunions du mardi

LAW-TENNIS : matin et après-midi, 64, boulevard Victor-Hugo, à Neuilly.



PAU STATION D'HIVER IDEALE
(Le Château)



ACHAT ET VENTE DE TITRES

PAIEMENT de COUPONS. ARGENT de SUITE
BANQUE GIRON (54^e année), 67, rue Rambuteau. Téléph.

CULTURE PHYSIQUE : 10 heures, Institut Kumlien, 76 bis, rue des Saints-Pères ; professeur : M. Sandberg. 20 h. 30, cours de Mme Dufaur, 5, rue Euryale-Dehaynin.

GYMNASTIQUE MNEMONIQUE : 17 h. 30 (3^e série). Deuxième leçon professée par Mme Duchange, 35, boulevard Haussmann.

COURS D'ORCHESTRE (Juniors'Orchestra) : 13 h. 30, répétition sous la direction de M. Julio Lozini (les adhérents d'Academia peuvent y assister).

Academia. Siège social provisoire : 27, rue Nicolo (téléph. Passy 38-69).

La Bourse de Paris

DU 28 FEVRIER 1916

En dehors d'une nouvelle avance de nos rentes, qui passent de 3 0/0 à 61,75, le 5 0/0 à 87,70, et, par contre, de l'abandon par le Rio d'une vingtaine de points à 1.700, le surplus du marché ne s'est pas sensiblement modifié aujourd'hui. On reste dans l'expectative avec, toutefois, nuance de fermeté dans l'ensemble.

Dans le groupe des fonds étrangers, notons un léger tassement de l'Extérieure à 91,40. Parmi les Russes, le 1891 s'inscrit à 57,25, le 1909 à 72,90, le 1914 à 82,50.

En ce qui concerne les établissements de crédit, la Banque de France se retrouve à 4.500, le Crédit Lyonnais vaut 971 au lieu de 975. Grands Chemins toujours quelque peu indécis. Lignes espagnoles calmes.

En banque, les transactions n'ont eu aucune ampleur.

COURS DES CHANGES

Londres, 28 1/2 ; Suisse, 112 ; Amsterdam, 251 ; Pétersbourg, 186 1/2 ; New-York, 587 ; Italie, 87 1/2 ; Barcelone, 557 1/2.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

TITRES Français et Etrangers. Achat au maximum. Bank, 137, fg St-Denis, Paris, de 2 à 6 h.

HUILE d'olive pure. Les Propriétaires d'oliviers réunis vendent leur récolte nouvelle à 22.75 le bidon de 10 lit. fco toutes gares contre rembours. M. VOTTO, gér., 76, r. St-Savournin, Marseille.

VIN de
PHOSPHOGLYCERATE
de CHAUX
DE CHAPOTEAUT.
FORTIFIANT
STIMULANT

Recommandé Spécialement
aux
CONVALESCENTS,
ANÉMIÉS,
NEURASTHÉNIQUES,
Etc., Etc.

Dans Toutes les Pharmacies.
VENTE EN GROS :
6 RUE VIVIENNE, PARIS.

— Oh! Ma chère! Votre fille en a de bien bonnes! Avec son air candide elle vous dit de ces choses! C'est un amour, d'ailleurs, cette enfant!

Maman, vaguement, a écouté une seconde, puis, haussant doucement les épaules, n'ajoutant aucune importance aux propos de ce beau-frère taquin, elle a continué de causer.

Mais moi, je suis demeurée confuse. J'étais humiliée, j'avais envie de pleurer! Heureusement que c'est à l'oncle Pierre, presque un papa, que j'ai dit cette bêtise! La vérité est que je l'aurais tout aussi bien lâchée à un de mes danseurs, c'est sûr!

Et j'ai gardé pour moi cette sottise aventure! A qui l'aurais-je ditel...

Lohengrin! Quand nous serons mariés, j'aimerais me confier entièrement à vous! Mais ne tardez pas trop à venir!... C'est long, deux ans!... Et je ne sens si seule! Ce soir surtout! Il me semble que j'ai un peu peur!... Je croyais que c'était très mal élever de siffler!... Qu'est-ce qu'on leur apprend donc à Saint-Cyr?

XI

Les Jaudonnières, 10 août.

Les petites filles trop heureuses n'ont pas d'histoire!... Ou plutôt, les jeunes mondaines n'ont pas le loisir d'avoir une âme réfléchie et expansive!... Six mois écoulés, et je n'ai rien eu qui vaille à mettre sur ce pauvre journal!

Cher, cher pays des Jaudonnières, j'avais besoin de vous voir! Voilà que je me sens redevenue la Janine d'autrefois! Le passé m'a repris! L'âme de grand-mère est là, qui plane sur nous! Et c'est la famille réunie sous le vieux toit retrouvé; il n'est plus question de fêtes ni de parties; cette vie simple et patriarcale repose et détend!

Maman n'a pas l'air de s'ennuyer, cette année; elle a inauguré des robes de toile toutes simples, se couche tôt, se lève de bonne heure; papa exulte, son visage assombri s'est tout à coup détendu, il chasse, sans succès d'ailleurs, il plaisante, il y a des jours où on dirait que, s'il l'osait, il ferait la cour à maman.

Mais il n'ose pas certainement! On dirait que maman l'intimide! Alors, c'est sur moi seule que ce tendre honteux déverse le trop plein de son âme.

Il cherche à réparer le temps perdu, il découvre sa fille, et à constater qu'elle n'est pas trop sottie, ni trop vaine, il en éprouve une joie attendrie.

— Comment, tu sais tout cela, petite fille, pourquoi ne le disais-tu pas?...

— Mais, papa, je vous le dis, seulement, j'attends l'occasion favorable, et elle se fait rare dans notre vie habituelle! Je crois que si je causais philosophie ou même littérature avec le lieutenant Markinsen, je lui plairais beaucoup moins!

— Et qu'as-tu besoin de plaire à ce bellâtre? Vraiment, ta mère et toi, vous en êtes complètement fêrues! Il t'a fait la cour tout cet hiver d'une façon par trop suivie, il t'a presque affiché!

— Oh! papa! Vous savez bien que c'est la mode à présent! Tout le monde a son flirt, et personne ne pense à s'en formaliser! Cela n'a pas l'ombre d'une importance!

Et j'ai rompu les chiens. Je sens que c'est un sujet qui irrite mon cher père! Pour le distraire de son souci, je lui ai demandé de s'occuper de mes lectures à la rentrée, et je lui ai promis que nous suivrions ensemble quelques cours de la Faculté des Lettres et toutes les conférences que les grands hommes de Paris viendront faire à la province reconnaissante.

Il était ravi et ne pensait plus à Markinsen! Que ne puis-je faire comme lui! Maintenant que les vacances nous ont séparés pour de longs mois, je voudrais essayer de me ressaisir, de faire mon esprit plus libre, et mon cœur... mon cœur? Pourquoi parlais-je de mon cœur? Qu'a-t-il à faire avec ce bel officier? Mon cœur!... Mais il est là tout entier avec les chers souvenirs du passé.

O bruyères roses de la lande endormie! Vous me parlez sans cesse de l'ami lointain dont je ne sais plus rien! Lohengrin! chevalier inconnu! Qui êtes-vous? Où êtes-vous? Pourquoi être parti si loin! Je me sens bien seule! Si vous m'aimiez, m'auriez-vous quittée ainsi? Et si vous ne m'aimiez pas?... Oh! pourquoi cette année encore, à cette date du 1^{er} avril, la fleur fidèle est-elle revenue, sans un mot, cette fois... mais troublante dans son mystère... plus troublante que jamais!... La vie ici est bonne! je ne voudrais plus jamais reprendre celle de Bordeaux!

Nous formons, comme disent les gens de « chez nous », une brave petite famille! Modestie à part, nous sommes tous plus charmants les uns que les autres.

Mes cousines Mariette et Nicole sont maintenant de vraies jeunes filles, nous nous entendons à merveille! Ce sont des sœurs exquises que je retrouve en vacances avec une joie d'enfant unique; j'aurais tant voulu ne pas être seule!

Mon cousin Louis est devenu presque intimidant depuis qu'il est entré au Borda; il prend avec moi des airs profonds qui m'étonnent un peu, ou bien il me taquine furieusement pour avoir l'occasion de se faire pardonner et de me témoigner un repentir qui n'est pas dénué d'une certaine galanterie!

A suivre.)

Dans les plaines et les oasis mésopotamiennes

CAVALERIE INDIENNE REMONTANT LE COURS DU TIGRE



CHEVAUX PARQUÉS DANS UNE OASIS



UNE COLONNE DE RENFORTS EN MARCHÉ

En Mésopotamie, les troupes britanniques continuent à se maintenir et il est vraisemblable que les succès russes en Arménie vont peser d'un poids important sur les décisions militaires en ces régions lointaines. L'avance de nos alliés de l'Est en Perse et l'arrivée prochaine d'autres renforts anglais sont annoncés. On peut prévoir que les troupes du général Lake pourront sous peu reprendre leur marche en avant vers Bagdad.